

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1810

Édition par François Rosset et Dominique Triaire

### Texte

Quatrième décaméron.

### Description

Copie non autographe, Poznań, Arch. Państwowe, fonds Jarocin, cote 4241.

1 CJ, 2 CJ, 4 CJ, 5 CJ, 6 CJ : même main.

### Publication

Voir Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,1, p. 17 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1810)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 49.

## QUATRIÈME DÉCAMÉRON<sup>1</sup>

### *Trente et unième Journée.*

Mes jours se passaient chez les Bohémiens d'une manière uniforme, mais sans monotonies. Dans la Sierra-Morèna l'espace le plus rèsère offre de la variété dans les sites et tous les jours j'y découvrais, des vallons que leur profondeur déroboient aux régards des cascades des grôtes et mille autres beautés romantiques, dont l'effet est d'exalter l'imagination de la jeunesse et de prêter un grand charme à la solitude. D'ailleurs je n'étois pas seul. Rebeca avoit des lumières supérieures à son sexe, et sa société m'eut infiniment plû sans l'opiniâtreté qu'elle mettoit à parler de religion et sur tout de la religion musulmane, qu'elle préferoit au Christianisme. Son frère prétendu Cabaliste, boura [*sic*] brusque, nous amusoit par ses saillies. Enfin plusieurs de mes nuits étoient embellies par la présence de deux lutins que j'avois fort bien reconnu. Mais je reviens à l'histoire du Bohémien qu'il reprit en ces termes :

### *Suite de l'histoire du Chef Bohémien.*

Lope Soarez étoit depuis quinze jours l'heureux époux de la charmante Inèz, et se préparoit à la conduire à Cadix où Gaspar Soarez les attendoit avec impatience. Busquèros ayant mis à fin cette grande entreprise, s'occupoit déjà d'une autre qui lui tenoit beaucoup plus à cœur et c'étoit de faire épouser à mon père sa parente Gitta Salez, et déjà la belle occupoit la maison voisine de l'autre côté de la ruelle. Je me proposais moi de faire manquer ce mariage. D'abord j'en parlai à ma tante qui s'en ouvrit à son oncle, le respectable Théatin Léronymo Santez. ; mais ce religieux refusa absolument de se mêler d'une affaire, qui tenoit des trop près à l'intrigue mondaine et dit qu'il n'étoit jamais entré dans une affaire de famille, que dans le cas où il pouvoit operer quelque réconciliation, ou empêcher quelque Scandale que dans tout autre cas les interets de ce genre n'étoient point de son ministère. Réduit à mes propres moyens, j'aurois voulu interesser en ma faveur, l'aimable Tolède. Mais il eut falut pour cela dire qui j'étois et cela ne m'étoit point permis. Je me contentai donc pour l'instant de rapprocher Busqueros du chevalier en lui recommandant d'être en garde contre son penchant à l'insistance, mais Don Roque quelque fois ne manquoit pas d'une sorte de tact. Le chevalier lui avoit permis de venir lui faire sa cour et il sentit que pour conserver ce droit, il ne falloit pas en abuser.

Un jour le Chevalier demanda à Busqueros ce que c'étoit qu'une intrigue de femme dont le Duc de<sup>2</sup> s'étoit occupé pendant tant d'année. Et si cette femme étoit assez séduisante pour avoir pû le fixer si long tems ?

Busquèros prit un air très sérieux et dit au Chevalier : “ Votre Excellence en me demandant les secrets de mon patron montre par là qu'elle connoit tout mon dévouement pour elle, d'un autre côté j'ai l'avantage de connoître assez Votre Excellence pour savoir qu'une certaine légèreté qu'on voit dans ses manières, n'a jamais eût d'inconviniens que pour les femmes et que Votre Excellence est

---

<sup>1</sup> Cette copie compte 246 p. Elle est composée de 11 cahiers de 12 f., sauf les cahiers 2 et 4 de 10 f., et le dernier de 8 f., un f. ayant été découpé au cahier 8.

Le filigrane est : E & R (surmonté d'une couronne et d'un cornet).

Le texte occupe le recto et le verso de chaque f.

<sup>2</sup> Un espace libre a été ménagé.

incapable de compromettre son fidèle serviteur.

— Monsieur Busqueros /:dit le Chevalier:/ ce n'est pas mon éloge que je vous demande.

— Je le sais /:réprit Busqueros:/ mais les éloges de votre grandeur se trouvent toujours tout naturellement sur les lèvres de ceux qui ont l'honneur de la connaître. L'histoire que Votre Excellence me demande j'avois commencé à la raconter /:sous des noms supposés:/ au jeune négociant que nous venons de marier avec la belle Inez.

— Je la sais jusques la /:dit le chevalier:/ Lope Soarez l'avoit contée au petit Avarito, qui me l'a conté. Vous aviez monté la nuit à un premier, ou vous aviez vu un homme qui effrayé de votre apparition avoit dit : *Tête effroyable et sanglante pourquoi viens tu me reprocher un crime involontaire*. La femme de ce bon homme vous avoit donné un rendez vous au jardin public et alloit vous conter son histoire.

— C'est ce la même /:dit Busqueros:/ La dame étoit venue au jardin public accompagnée d'une de ses amies, jeune femme grande et bien faite, et me fit en ces termes le récit qui interesse votre curiosité. ”

### *Histoire de Fracheta Saléro.*

Je suis la fille cadète d'un brave officier qui par ses services avoit mérité que toute sa paye fut à sa mort conservée à sa veuve à titre de pension. Ma mère qui étoit née à Salamanque s'y retira avec ma sœur qui s'appelloit Dorothée et avec moi qu'on appelloit Fracheta. Elle possédoit une maison dans un quartier très solitaire. Elle la fit reparer. Nous nous y établimes et nous y vivions avec une économie, qui répondoit très bien aux modestes dehors de notre habitations. Ma mère ne nous laissoit aller ni au théâtre, ni aux combats de taureaux. Elle ne faisoit ni recevoit des visites. N'ayant donc point d'autres amusement je me tenois presque tous les jours à la fenetre.

Comme j'ai beaucoup de dispositions naturelles à la politesse, s'il passoit dans notre rue quelqu'un de bien mis. Je le suivois des yeux, et le regardois de manière à le persuader qu'il avoit fait sur moi une impression favorable. Les passants n'étoient point insensibles aux égards que j'avois pour eux. Quelques uns me saluoient, d'autres repassoient, plusieurs fois dans la rue, sans autre intention que celle, sans autre intention que celle de me voir [*sic*]. Quand ma mère s'apercevoit de mon petit manège, elle ne manquoit pas de me dire : “ Frasqueta, Frasqueta, qu'est ce que vous faites là. Soyez modeste et serieuse, comme votre sœur, sans quoi vous ne trouverez pas de mari. ” Ma mère se trompoit, car ma sœur est encore fille et je suis mariée depuis plus d'un an.

Nôtre rue étoit fort déserte, et j'avois rarement le plaisir d'y voir passer des hommes dont l'extérieur mérita mes prévenances ; cependant une circonstance me favorisoit. Il y avoit fort près de nos fenêtrés un grand arbre avec un banc de pierre, et ceux qui vouloient me voir à leur aise pouvoient s'y assoir sans donner de soupçon ni se faire remarquer.

Un jour un jeune homme mis avec beaucoup d'élégance vint prendre place sur le banc. Il tira un livre de sa poche et se mit à lire, mais des qu'il m'eut apperçu, la lecture ne l'occupa guère, et ses yeux ne quitterent plus les miens. Le jeune homme revint les jours suivants.

Une fois il s'approcha de ma fenêtré avec l'air de chercher quelque chose. Puis il me dit : “ Mademoiselle n'avez vous rien laissé tomber ? ” Je lui dis que non.

“ Tant pis /:me repondit il:/ car par exemple si vous aviez laissé tomber, la petite croix que vous avez au cou. Je l'aurois ramassée. Possédant quelque chose qui vous avoit appartenu, je me ferois l'illusion d'imaginer que je ne vous suis pas tout à fait indifférent, ou du moins que vous me distinguez un peu de ceux qui viennent s'assoir sur ce banc. Le sentiment que vous m'inspirez mérite peut être... ” Comme ma mère entra dans cet instant, je ne pus répondre au jeune homme, mais je défis adroitement ma croix et la jettai dans la rue.

Le soir je vis venir deux dames suivies d'un laquais en belle livrée. Elles s'assirent sur le banc et otterent leurs mantilles. Alors l'une d'elle sortit de sa poche un morceau de papier, le déplia, et en tira une petite croix d'or, après quoi elle me jetta un regard moqueur. Persuadé que le jeune homme avoit

fait à cette dame le sacrifice de cette première marque de mon affection, j'en fus dans une colère épouvantable et je n'en dormis pas de la nuit. Le lendemain mon perfide s'assit encore sur le banc et je fus très surpris de le voir tirer de sa poche un morceau de papier, le déplier en ôter ma petite croix et la baiser avec transport.

Le soir je vis arriver deux laquais avec la livrée de la veille. Ils apportèrent une table et la couvrirent. Puis ils s'en allèrent et revinrent avec des glaces du Chocolat de l'orangeade, des biscuits et d'autres objets pareils. Ensuite parurent les deux dames de la veille. Elles s'assirent sur le banc, et firent servir ce qu'on avoit apporté.

Ma mère et ma sœur qui ne se mettoient jamais à la fenêtre ne parurent conserver leur indifférence au bruit des verres et des flacons. L'une des deux dames les ayant aperçues et leur trouvant l'air engageant les invita à venir partager ce repas, les pria seulement de faire apporter quelques Chaises. Ma mère ne se fit point trop prier. Nous ajoutâmes quelque chose [*sic*], et nous allâmes joindre la dame qui nous avoit prévenu avec tant d'obligeance. En l'abordant je m'aperçus qu'elle avoit beaucoup de ressemblance avec mon jeune homme. Je supposai qu'elle étoit sa sœur. J'en conclus qu'il lui avoit parlé de moi, lui avoit donné ma croix et que la veille elle s'étoit mise à cette place seulement pour me voir.

Bientôt on s'aperçut qu'il manquoit des cuillères et ma sœur en alla chercher. Tout de suite on s'aperçut qu'il manquoit des serviettes. Ma mère me dit d'y aller, mais la dame me fit signe et je répondis : que je ne saurois jamais les trouver. Ma mère y alla donc. Des qu'elle fut partie je dis à la dame : “ Il me semble Madame que vous avez un frère qui vous ressemble beaucoup.

— Non Mademoiselle /:me répondit on:/ ce frère dont vous me parlez c'est moi même. J'ai un autre frère qui s'appelle le Duc de San Lugar. Moi même je dois être bientôt Duc d'Arcos parce que j'épouse l'héritière de ce nom. Je ne puis souffrir ma future épouse, mais si je me refusais à ce mariage, il en résulteroit des scènes lugubres, qui ne sont point de mon goût. Ne pouvant disposer de ma main [*sic*] suivant mon inclination, j'ai résolu de garder mon cœur pour quelque personne plus aimable que ne l'est la jeune d'Arcos. Je suis fort éloigné de vouloir vous parler des choses contraires à l'honneur. Mais vous ne quittez pas l'Espagne, ni moi non plus. Le hasard pourra nous réunir à son défaut je saurai bien moi même faire naître les occasions de vous revoir. Votre mère va revenir. Voici une bague enrichie d'un solitaire de grand prix. Je l'ai choisi d'une valeur considérable, afin de vous convaincre que je ne vous en impose pas sur ma naissance. Je vous conjure de vouloir bien accepter cette marque de mon souvenir destinée à me rappeler au votre. ”

J'étois élevée par une mère, dont les principes avoient la plus grande austerité, et je savois assez que l'honneur me prescrivait de refuser cet [*sic*] présent, mais quelques réflexions que je fis pour lors et dont je ne me rappelle pas dans ce moment me déterminèrent à l'accepter. Ma mère revint avec des serviettes et ma sœur avec des cuillères. La dame inconnue fut très aimable pendant toute la soirée et l'on se sépara très content les uns des autres. Mais l'aimable jeune homme ne reparut plus sous ma fenêtre et sans doute il étoit allé se marier avec l'héritière d'Arcos.

Le dimanche suivant je fis réflexion que la bague seroit tôt ou tard découverte chez moi. En conséquence me trouvant à l'église, je fis semblant de l'avoir trouvée à mes pieds et je la montrai à ma mère. Elle me dit que c'étoit sans doute un morceau de verre, qu'on avoit enchassé avec ce soin, mais que je devois toujours mettre la bague en poche. Un joaillier logeoit dans le voisinage, on lui montra la bague et il l'estima huit mille pistoles. Ce haut prix charma ma mère. Elle dit que le plus convenable seroit sans doute d'en faire une offrande à S<sup>t</sup> Antoine de Padoue, patron de notre famille, mais qu'en vendant la bague il y auroit de quoi faire deux jolies dotes pour ma sœur et pour moi. “ Pardonnez moi Maman /:lui répondis-je:/ il me semble que d'abord il faut faire publier que nous avons trouvé une bague, sans spécifier la valeur. Si le véritable propriétaire se présente nous lui rendrons la bague, si non ma sœur n'y a aucun droit non plus que S<sup>t</sup> Antoine de Padoue. Et comme j'ai trouvé la bague elle m'appartiendra incontestablement. ” Ma mère n'eut rien à répondre, on publia dans Salamanque qu'il y avoit une bague trouvée, mais on garde [*sic*] le secret sur la valeur, et comme vous le jugez bien personne ne se présenta.

Le jeune homme à qui je devois un présent d'une valeur aussi considérable avoit fait une vive

impression sur mon cœur et pendant huit jours on ne me vit plus à la fenêtre. Enfin le naturel l'emporta. Je me mis à la [sic] comme auparavant et j'y passois tout mon tems.

Le banc de pierre où le jeune Duc se plaçoit pour me voir étoit alors rempli par un gros Monsieur dont l'humeur paroissoit parfaitement calme et tranquille. Il m'aperçut à la fenêtre et ma présence sembloit lui être désagréable. Il me tourna le dos mais je l'incomodai lors même qu'il ne me voyoit pas, car il se tournoit de tems à autre avec un air d'inquietude. Bientôt il s'en alla témoignant par ses regards ressentir quelque indignation, mais il revint le lendemain et répéta la même scène. Enfin il se tourna tant et se retourna qu'au bout de deux mois il me demanda en mariage.

Ma mère me dit : qu'on ne trouvoit pas tous les jours des parties comme celui la et m'ordonna de l'accepter. Je chang[e]ai mon nom de Fracheta Salero en celui de Dona Francisca Cabronez et je vins habiter la maison où vous m'avez vu hier.

Devenue la femme de Don Cabronez je ne m'occupai plus qu'à faire son bonheur. J'y reussis trop bien et au boût de trois mois je lui trouvai l'air plus heureux que je ne le voulois, et qui pis est, il croyoit me rendre parfaitement heureuse. Cet air de plaine satisfaction alloit très mal à sa phisionomie et de plus il me déplaisoit et m'impatientoit. Heureusement l'état de béatitude ne dura pas long tems.

Un jour Don Cabronez sortant le matin de chez lui, vit un petit garçon qui tenoit un papier à la main et sembloit embarrassé. Il voulut le tirer de peine et vit que le billet étoit adressé : “ à l'adorable Fracheta ”. Cabronez fit une grimace qui mit en fuite le petit Commissionnaire. Ensuite il emporta chez lui ce précieux document et y lut ce qui suit :

Ce peut il que mes richesses, ma valeur, mon nom ne puissent me faire connoître de vous. Je suis prêt à tout faire, à tout donner à tout entreprendre, seulement pour que vous fassiez quelque attention à moi. Ceux qui s'étoient offert à me servir m'ont sans doute trompés. Car je n'obtiens de vous aucune signe d'intelligence. Mais l'audace est dans mon caractère. Rien ne m'arrête lorsqu'il s'agit des interêts d'une passion. La mienne à sa naissance ne connoit plus ni frein ni mesure. Ma seule crainte est de vous rester inconnu.

/:signé:/ Le Comte de Penna Flore.

La lecture de ce billet fit évanouir à l'instant toute la felicité dont jouissoit Cabronez. Il devint inquiet, soupçonneux et ne me permettoit pas de sortir si ce n'est avec une voisine à nous, qu'il connoissoit peu, mais qu'il avoit prise en affection à cause de sa dévotion exemplaire.

Cabronez n'osoit cependant pas me parler de ses peines, car il ne savoit ou j'en étois avec le Comte de Penna Flor, ni même si j'étois instruite de son amour. Cependant mille circonstances venoient accroître son inquietude. Une fois il trouva une échelle appuyée contre le mur du jardin. Une autre fois un inconnu parut s'être caché dans la maison. D'ailleurs de fréquentes sérénades se faisoient entendre et cette musique est détestée des jaloux. Enfin le Comte de Penna Flor ne mit plus de bornes à sa témérité. Un jour j'allai au Prado, avec ma devote voisine, nous restames tard et presque seules au bout de la grande allée. Le Comte nous aborda me déclara formellement sa passion et qu'il étoit résolu à tout tenter pour obtenir mon cœur. Cet audacieux me prit la main de force et je ne sais ce qu'il entreprit sans les cris que nous fimes. Nous révinmes au logis dans un désordre affreux. La dévote voisine déclara à mon époux qu'elle ne vouloit plus sortir avec moi. Et qu'il étoit bien facheux que je n'eusse pas un frère qui sut en imposer au Comte. Puisque j'avois un mari qui savoit si peu me faire respecter “ La religion /:ajouta-t-elle:/ proscrit les vengeances, mais l'honneur d'une femme tendre et fidele mérite cependant qu'on s'en occupe d'avantage et surement le Comte de Penna Flor, n'agit avec tant d'audace, que par ce qu'il est informé de l'humeur de bon aire [sic] de Monsieur Cabronez. ”

Mon époux revenant la nuit suivante, par une rue étroite qu'il suivoit assez souvent pour rentrer chez lui, la trouva barrée par deux hommes, dont l'un tiroit de grandes botes contre le mur avec une epée d'une long[u]eur extraordinaire, et l'autre homme lui disoit : “ Bravo Seigneur Don Ramire. Si vous y allez ainsi avec l'illustre comte de Penna Flor il ne sera pas long tems la terreur des frères et des époux.

— Mon cher ami /:dit l'homme à la grande epée:/ je ne suis pas en peine de mètre fin aux bonnes fortunes du Comte de Penna Flor. Je ne veux point le tuer, mais seulement l'arranger de manière à ce

qu'il n'y revienne plus. C'est ne pas pour rien que Ramire Caramanza passe pour le premier bréteur de l'Espagne. Mais ce qui m'embarasse ce sont les suites de mon duel. Si j'avois seulement cent doublons j'irois passer quelque tems dans les isles. ” Les deux amis alloient se retirer lorsque mon mari qui s'étoit caché dans une porte les abordat et leur dit : “ Messieurs ! je suis un de ces époux dont le comte de Penna Flor trouble la tranquillité. Si vôtre intention eût été de le tuer, je ne me serois point mêlé de votre conversation ; mais puisque vous voulez seulement lui donner une leçon, je me fais un plaisir de vous offrir les cent doublons, qui vous sont nécessaires pour passer dans les isles. Restez ici, je vais chercher cet argent. ” Il alla chez lui et revint avec cent doublons, qu'il remit au terrible Caramanza.

La nuit suivante nous entendimes frapper à la porte avec le ton de l'Autorité. On y alla et l'on vit paroître un homme de justice avec deux Alguazils. L'homme de justice dit à mon époux : “ Nous sommes venus de nuit par menagement pour vous, afin que notre apparition ne nuisit en rien à votre renommée. Il s'agit du Comte de Penna Flor qui a été assassiné hier. Une lettre qu'on dit être tombée de la poche d'un de ses assassins, peut faire supposer que vous leurs avez donné cent doublons pour les encourager à ce crime et favoriser leur evasion. ” Mon mari repondit avec assez de présence d'esprit “ Je n'ai jamais vû le Comte de Penna Flor. Deux hommes que je ne connois pas m'ont présenté hier une lettre de change de cent doublons que j'avois faite l'année passée à Madrid, et j'en ai payé le montant. Si vous voulez j'irai chercher la lettre de change. ”

L'homme de loi tira un papier de sa poche et dit : “ Il y a ici : *Nous partons pour les isles avec les cents doublons du bon Cabronez.* ”

— Et bien /:dit mon Epoux:/ ce sont les cent doublons de la lettre de change, elle étoit à vue, et je n'avois pas le droit d'en differer le payement.

— J'appartiens à la justice criminelle /:dit l'homme de loi:/ et les affaires de commerce ne sont pas de mon ressort. Adieu Monsieur Cabronez, excusez l'embaras que nous vous avons donne. ”

Lorsque toute cette alarme fut un peu passée je demandai à mon cher Cabronez, si réellement il avoit fait assassiner le Comte de Penna Flor. Il ne voulut d'abord convenir de rien ; enfin il avoua qu'il avoit donné cent doublons au Spadassin Caramanza, non pas pour tuer le Comte, mais pour le corriger de sa pétulance. “ Ma chère Fracheta /:ajouta-t-il:/ Bien que ce meurtre soit de ma part, tout à fait involontaire, il pese sur ma conscience, il m'épouvante et si je m'en croyois j'irois de ce pas à S<sup>t</sup> Jaques de Compostelle et peut être plus loin chercher et gagner des indulgences. ”

Cet aveu de mon mari devint le signal, des événements les plus extraordinaires et les plus surnaturels. Chaque nuit fut signalée par quelque apparition effrayante propre à porter le trouble dans une conscience déjà bourellée. Presque toujours il s'agissoit de cent doublons. Quelque fois au milieu des tenebres on entendoit une voix qui disoit : “ Je vais te rendre les cent doublons. ” D'autre fois on entendoit compter la monoyë. Un soir une servante vit dans un coin de la chambre, un bassin remplie des doublons, elle voulut y mêttre la main, et ne trouva que des feuilles seches qu'elle apporta avec le bassin. Tout le jour Don Cabronez fut fort préoccupé réveur et soucieux. Le soir passant par une chambre qui n'étoit que foiblement éclairée par les rayons de la lune, il crut voir dans un coin une tête d'homme dans un bassin, il vint tout épouvanté et me dit ce qui avoit causé son éffroy. J'y allai et je vis la tête à peruque que par hasard on avoit mis dans son plat à barbe. Je n'aimois point à contre dire mon époux. Il m'importoit même d'entretenir ses terreurs. Je fis donc des cris affreux et j'assurai avoir vû les mêmes choses c'est à dire mon [*sic*] une tête sanglante et menaçante. Depuis lors la même tête à parût à presque tous les gens de la maison. Cabronez s'en affecta au point de faire craindre pour sa raison. Cependant, et je n'ai pas besoin de vous le dire, toutes ces apparitions, n'avoient rien de réel. Le Comte de Penna Flore lui même étoit comme on dit un être de raison, imaginé seulement pour inquieter mon époux, et lui faire perdre son air satisfait. Les hommes des loix et les spadassins étoient des gens du Duc d'Arcos, et cet aimable Duc étoit venu à Salamanque tout de suit après son mariage.

Cette nuit je comtois faire quelque grande peur à mon mari, je voulois qu'il sortit de la chambre et qu'il alla se renfermer dans son cabinet, où il a de l'eau benite et quelques images privilegiées. Alors je me proposois de fermer la porte au véroux et le Duc devoit entrer chez moi par la fenêtre. Je ne craignois point que mon mari le vit monter ou qu'il trouva l'échelle. Car la maison est exactement

fermée, toutes les nuits, et j'ai la clef sous mon chevet. Tout à coup votre tête a parû à la fenêtre. Mon mari l'a prise pour celle de Penna Flor qui venoit lui reprocher les cent doublons. Enfin il ne me reste plus qu'a vous parler de cette voisine si dévote, si exemplaire, en qui mon époux avoit tant de confiance. Helas ! cette voisine étoit le Duc lui même, et c'est lui que vous voyez avec des habits de femme qui véritablement lui vont à merveille. Je suis encore fidèle à mes devoirs, mais je ne puis me résoudre à éloigner l'aimable Arcos, car je ne suis point sûre de réster toujours vertueuse et si je venois à prendre un parti à cet égard, je voudrois avoir Arcos sous la main.

Fracheta termina ici sa narration et le Duc prenant la parole me dit : “ Ce n'est pas sans dessein qu'on vous a mis dans nôtre confiance. Il s'agit de hâter le voyage du bon Cabronez, nous voulons même qu'il ne s'en tienne point à un simple pèlerinage, mais qu'il se détermine à faire penitence dans quelque rétraite pieuse. Pour cet effet nous avons besoins de vous et de votre génie inventif. ”

Comme le Bohémien en étoit à cet endroit de sa narration on l'appella pour les interets de la horde et nous ne le revimes plus de la journée.

*Trente et deuxième Journée.*

*Suite de l'histoire du Chef Bohémien.*

Le chevalier Tolède prenoit grand plaisir au récit de Busqueros, et dit qu'il envoit au Duc d'Arcos une maîtresse comme Fracheta, qu'il avoit toujours aimé, les impertinantes et que celle-ci les surpassoit toutes. " Peut-être /:dit Busqueros:/ la connoissez vous, il faut pour conserver l'ordre historique, que je vous fasse aussi connoître son mari et que je vous dise comment il fit connoissance avec le terrible pellerin Hervas. "

*Histoire du Seigneur Cabronèz.*

Cet époux dont le nom en Espagnol pourroit tenir lieu d'armes parlantes, étoit fils d'un bourgeois de Salamanque. Il avoit long tems exercé un emploi assez obscur dans la magistrature, il y réunissoit un petit commerce en gros et fournissoit quelques détailliers. Ensuite ayant fait un héritage considérable, il prit comme beaucoup d'Espagnols le parti de ne rien faire du tout. Si ce n'est de fréquenter les églises des lieux publics, et de fumer des Cigars.

Vous me direz que Cabronèz n'ayant d'autre goût que celui de la plus parfaite tranquillité, n'auroit pas dû épouser la première espiegle, qui lui faisoit des mines par la fenêtre, mais c'est la grande énigme du cœur humain. C'est que personne ne fait ce qu'il veut faire. Tel ne voit de bonheur que dans le mariage, passe sa vie à faire un choix et meurt célibataire. Tel autre qui jure de n'avoir jamais de femme se marie et se rémarie. Cabronèz s'étoit donc marié, il s'en félicita d'abord et puis s'en repentit lorsqu'il se vit sur les bras, non seulement un Comte de Penna Flor, mais encore son ombre échappée aux enfers pour le tourmenter. Il devint soucieux renfermé en lui même. Bientôt il fit mettre son lit dans le cabinet ou étoit le prie-Dieu et le benitier. Le jour même il voyoit peu sa femme et restoit à l'église plus que de coutume.

Un jour il s'y trouva à côté d'un pellerin qui fixa sur lui ses regards d'une manière si inquiétante, qu'il le força à quitter l'église. Le soir il le trouva encore à la promenade et puis il le retrouva par tout où il alloit et par tout le regard du pellerin fixe et pénétrant lui causoit une angoisse inexprimable. Enfin Cabronèz surmontant sa timidité naturelle lui dit : " Monsieur J'irai me plaindre à l'Alcade si vous continuez à m'obséder.

— Obséder, obséder /:dit le pellerin d'un voix creuse et sepulcrale:/ oui vous êtes obsédé fortement obsédé. Cent doublons une tête. Un homme assassiné mort sans communion. Et bien ai-je deviné ?

— Qui êtes vous /:dit Cabronèz rempli de frayeur:/

— Je suis un reprouvé /:dit le pellerin:/ mais j'espère en la miséricorde divine, avez vous entendu parler du savant Hervas

— Je connois en gros son histoire /:dit Cabronèz:/ il eut le malheur d'être Athée et fit une mauvaise fin.

— C'est cela même /:dit le pellerin:/ je suis son fils et marque en naissant du sceau de la réprobation, mais il m'a été accordé, d'en reconnoître le signe sur le front du pecheur et de le ramener dans la voye du salut. Viens jouët infortuné de Satan. Je me ferai connoître de toi plus particulièrement. " Le pellerin conduisit Cabronèz au jardin des peres celestins dans une allée le plus solitaire de cette promenade. Il s'assit avec lui sur un banc, et lui parla en ces termes :

*Histoire de Diègue Hervas, père du reprouvé.*

Je m'appelle Blaz Hervaz, mon père Diegue Hervaz envoyé fort jeune à l'université de Salamanque ne tarda pas à s'y distinguer par l'application la plus extraordinaire. Bientôt il n'eût plus

d'emules parmi ses camarades, et quelques années plus tard, il en sut plus que les professeurs. Alors renfermé dans son cabinet avec les ouvrages des maîtres en chaque science, il conçut l'espérance flatteuse d'atteindre à la même gloire et de voir un jour son nom écrit parmi les leurs. À cette ambition qui n'étoit pas médiocre, Dieuge [*sic*] en joignit une autre. Il vouloit publier des ouvrages anonymes, et lorsque leur mérite seroit reconnue se nommer et jouir d'un éclat soudain. Occupé de ce projet il jugea que Salamanque n'étoit pas un horisont, sur le quel l'astre glorieux de ses destinées put paroître assez rayonnant, et il tourna ses regards vers la capitale. Là sans doute, les hommes distingués jouissent du respect qu'on leur doit des hommages de public de la confiance, des ministres même de la faveur du Roi. Enfin Dieuge imagina, que la Capitale pouvoit seule rendre à ses talents la justice qui leur étoit dûe. Nôtre jeune savant avoit sous les yeux la Géometrie de Descarte, l'analyse de Harriot, les ouvrages [de] Fermat et de Roberval. Il vit clairement que ces grands génies ouvrant le chemin de la Science y marchaient encore d'un pas mal assuré. Il fit un corps de toutes leurs découvertes y joignit des solutions qui n'avoient pas encore [été] tentées et proposa des amandements pour l'Algorithme employé jusque' alors. Hervas fut plus d'une année à rédiger son livre. Les ouvrages de Geometrie étoient alors toujours écrits en latin. Hervas écrivit le sien en Espagnole, afin de lui donner plus de cours. Et pour la faire paroître sous un titre qui piqua la curiosité ; il l'appella *Secrêts de l'Analyse dévoilés avec la connoissance des infinis de toutes dimensions*.

Lorsque le manuscrit fut pret, mon père s'étoit [*sic*] précisément de minorité, et il en reçut l'avis de ses Tuteurs. Ils lui apprenoient en même tems, que son bien, qui d'abord paroissoit avoir être [*sic*] de huit mille pistoles, se trouvoit par divers accident réduits à huit cent, et qu'on lui remettroit cette somme des qu'il auroit juridiquement acquitté les Tuteurs. Hervas réfléchit que huit cent pistoles étoient précisément ce qu'il faloit pour faire imprimer son ouvrage et le porter à Madrid. Il se hâta donc de signer la décharge de tutelle. Recût les huit cent pistoles et présenta son manuscrit à la censure.

Les censures [*sic*] de la partie Théologale firent quelques difficultés, à raison de ce que l'analyse des infiniment petits sembloit ramener aux Atômes d'Epicure, dont la doctrine est improuvée par l'Eglise. On leur représenta, qu'il s'agissoit de quantités abstraites et non pas des particules materielles et ils retirerent leur opposition.

De la censure l'ouvrage passa chez l'imprimeur. C'étoit un assez gros in quarto, pour le quel il falut fondre des caracteres algébriques qui manquoient et même faire des nouveaux poinçons. En sorte qu'imprimé à mille exemplaires, l'édition revint à 700. pistoles. Hervas les accorda d'autant plus aisément qu'il comptoit vendre chaque exemplaire à trois pistoles. Ce qui faisoit un profit tout claire de 2000. pistoles. Hervas n'étoit rien moins qu'intéressé, mais l'assurance de posséder ce petit Capital ne laissoit pas de lui faire plaisir.

La mise au jour dura plus de six mois. Hervas corrigeoit lui même leurs feuilles et ce travail fastidieux lui couta plus que la composition de l'ouvrage. Enfin la plus grosse charrete qu'on put trouver dans Salamanque apporta dans sa maison les lourds ballots, sur qui se fondoit sa gloire présente et son immortalité future.

Des le lendemain Hervas yvre de joye enyvré d'espérances mit son édition sur huit mulets, se mit lui même sur le neuvième, et prit le chemin de Madrid. Arrive dans la Capitale, il descendit tout droit chez le libraire Moreno, et lui dit " Monsieur ces huit mulets ont apporté neuf cent quatre vingt dix neuf exemplaires d'un ouvrage don voici le milième. Cent exemplaires vendus à votre profit vous rendront trois cent pistoles, et vous voudriez bien me tenir compte du reste. J'ose croire que l'édition entière s'écoulera en peu de semaines, et que je pourrais en faire une nouvelle, où j'ajouterais quelques éclaircissement dont je me suis avisé pendant qu'on m'imprimoit. "

Moreno eut l'air de douter de cette vente si prompte, mais comme il voyoit le privilège des censures de Salamanque, il ne fit point de difficulté de mettre les ballots dans son magasin et quelques exemplaires sur le devant de sa boutique. Hervas alla loger dans une auberge et sans perdre de tems il se mit à travailler aux notes [*sic*] supplements qui devoient accompagner la seconde édition de son ouvrage.

Trois semaines se passerent ainsi et nôtre Géometre pensa qu'il étoit tems d'aller chez Moreno et

de prendre l'argent provenant de la vente, ce qui devoit faire au moins un milier de pistoles. Il y allat et fut très mortifié d'apprendre, qu'il ne s'étoit pas encore vendu un exemplaire. Bientôt il eût un sujet de mortification, encore plus sensible, car en rentrant à son auberge il y trouva un Alguazil de cour, qui le fit monter dans une voiture fermée et le conduisit à la tour de Segovie Il est surprenant qu'un Geomètre fut traité en prisonier d'Etat, mais voici ce qui étoit arrivé. Les deux ou trois exemplaires mis en vente par Moreno se trouverent bientôt entre les mains de curieux qui frequentoient la boutique. L'un d'eux ayant lu le titre : *Secrets de l'analyse dévoilé* dit que ce pouroit bien être quelque pamphlet contre le gouvernement. Un autre considérant attentivement le même titre dit, avec un souris malin, que la Satir devoit porter sur le ministre des finances Don Pedre Alanyès, car Analyse etoit l'anagramme d'Alanyès et la seconde partie infini de toute dimension se rapportoit également à ce ministre qui étoit au phisque infiniment petit et infiniment gros et au moral infiniment haut et infiniment bas. Il est aise de juger par cette plaisanterie, que les habitués de Moreno avoient la permission de tout dire et que le gouvernement tolleroit cette petite jonte Satyrique.

Ceux qui connoissoient Madrid savent que le peuple y est à un certain niveau des classes plus relevées. Qu'ils s'occupent de[s] mêmes evenements qu'ils partagent les mêmes opinions et que les plaisanteries du grand monde ne tardent pas à descendre et circuler dans les rues, et ceci avoit lieu à l'egard des plaisants de chez Moreno. Leurs quolibets étoient bientôt répétés dans les boutiques des barbiers enfin dans tous les carefours.

Bientôt aussi le Ministre Alanyès ne fut appelé que le Seigneur Analyse infini de toute dimension. Le financier étoit assez acoutumé à l'animadversion du peuple et n'y prénoit pas garde, mais le même sobriquet ayant souvant frappé ses oreilles, il en demanda l'explication à son secrétaire. Celui-ci répondit que l'origine de cette plaisanterie venoit d'un livre de Géomètre qu'on vendoit chez Moreno. Le ministre sans entrer dans de plus grands détails, fit d'abord arreter l'auteur ensuite confisquer l'édition.

Hervas ignorant toutes ces choses renfermé dans la tour de Segovie privé d'encre et de plumes, et ne sachant quand finiroit sa détention, s'avisa pour charmer son ennui, de faire un appel mental de toutes ses connoissances. C'est à dire de se rappeler ce qu'il savoit en chaque science. Alors il s'aperçut à sa grande satisfaction qu'il avoit réellement embrassé tout l'ensemble des connoissances humaines et qu'il eût pu comme pic de la mirandole soutenir des theses *de omni scibili*.

Hervas ambitieux de se faire un nom dans les sciences forma le plan d'un ouvrage en cent volumes qui devoit renfermer tout ce que les hommes savoit de son tems. Il vouloit le faire paroître anonyme. Le public ne manqueroit pas de prendre le change, et croyroit que l'ouvrage ne pouvoit être fait que par une société de savants. Alors Hervas devoit se nommer et obtenir tout d'un coup la reputation et le titre d'homme universel. Hervas avoit un esprit dont les forces n'étoient point au dessous d'une aussi vaste entreprise. Il en avoit le sentiment et se livra tout entier à un projet qui flatoit les deux passions de son ame, l'amour des sciences et l'amour propre.

Six semaines passerent très vite pour Hervas, au boût de ce tems il fut appelé chez le gouverneur du chateau. Il y trouva le premier commis du Ministre des finances. Cet homme après l'avoir salué avec une sorte de respect lui dit : “ Don Diegue Hervas, vous avez voulu paroître dans le monde sans protecteur, ce qui est d'une imprudence extreme, car lorsque vous avez été accusé, personne ne s'est présenté pour vous défendre. On vous impute d'avoir eû en vue le ministre des finances dans vôtre analyse des infinis. Don Pedre justement irrité, a fait livrer aux flâmes toute l'edition de votre ouvrage, mais content de cette satisfaction, il veut bien vous pardonner et vous offre dans ses bureaux une place de Contador. Vous y serez chargé de quelques calculs dont la complication nous embarasse quelque fois. Quittez cette prison pour n'y plus révenir. ”

Hervas fut d'abord très affligé qu'on eût brulé à la fois neuf cent quatre vingt dix neuf exemplaires. Mais comme il avoit fondé sa gloire sur d'autres spéculations, il se consola assez vite et alla prendre possession de sa place dans le bureau. Là on lui présenta des registres d'annuités, des escomptes avec rabais d'especes et autres calculs dont il se retira avec une facilité, qui lui merita l'estime de ses chefs. On lui avança un quartier de sa pension, et on lui assigna une maison dependante d'un ministre.



*Trente et troisième Journée.*

On se rendit de bonne heure à la grôte. Rebeca observa qu'il y avoit beaucoup d'adresse dans les invitations [*sic*] de Busqueros. " Un intrigant ordinaire /:dit elle:/ n'eût pas manquer pour éfrayer Cabrones de faire paroître des spectres couverts de linceuil, il n'eût fait qu'une illusion passagère qui n'eût pas tenu contre une réflexion sérieuse. Mon Asturien s'y prend tout autrement et c'est par la parole qu'il cherche à faire une impression profonde. L'histoire de l'Athée Hervas est très connue. On la trouve dans un suplément au livre du Jésuite Granada. Le pelerin reprouvé peint [*sic*] d'être son fils pour mieux remplir de terreurs l'âme de Cabronez.

— Vous vous hâtez trop d'en juger /:lui répondit le vieux chef:/ le pelerin pouvoit être fils d[e l]'Athée Hervas et surement tout ce qu'il en dit n'étoit pas pris dans la legende dont vous parlez, où l'on ne trouve que quelques circonstances de sa mort. Mais ayez la patience d'écouter cette histoire jusqu'au boût.

*Suite de l'histoire [de] Diegue Hervas rapportée par son fils le pelerin reprouvé.*

Hervas étoit donc rendu à lui même sa subsistance étoit assurée. Le travail qu'on lui demandoit ne pouvoit l'occuper que pendant quelques heures de la matinée. Et il avoit devant lui un immense projet propre à employer toutes les forces de son génie, et lui donner toutes les jouissances du savoir. Nôtre ambitieux Poly-graphe se résolut à écrire un volume in octavo sur chaque science. Observant que la parole étoit comme l'attribut distinctif de l'homme. Il consacra le premier volume à la gramaire universelle. Il y exposa l'artifice gramatical infiniment varié au moyen duquel on exprimoit dans chaque langue les différentes parties du discours, et l'on donnoit des formes diverses aux premiers éléments de la pensée.

Ensuite passant de la pensée intérieure de l'homme aux idées qui lui viennent par les objets environants. Hervas consacra le second volume à l'histoire naturelle en général. Le troisième à l'Ornithologie qui est la connoissance des oiseaux, le cinquième à l'Ichtyologie qui est la connoissance des poissons. Le sixième à l'Entomologie qui est la connoissance des insectes. Le septième, à<sup>3</sup> qui est la connoissance des vers. Le huitième à la Conchyologie qui est la connoissance des coquilles. Le neuvième à la botanique. Le Onzième à la Lithologie ou connoissance des pierres. Le douzième l'Oryctologie ou connoissance des fossiles. Le trezième la Metallurgie, art d'extraire et travailler les métaux. Le Quatorzième Docimastique art de les essayer.

Le quinzième volume ramenant l'homme à lui même traitoit de la Phisiologie ou connoissance du Corps humain. Le volume seizième traitoit de l'anatomie. Le dix-septième étoit consacré à la miologie ou connoissance des muscles. Le dix-huitième à l'Ostéologie. Le dix-neuvième à la Neuvrologie. Le vingtième à la Phlébologie ou connoissance des maux qu'elles occasionent. Le vingt-cinquième [*sic*] Sémeiotique, connoissance des symptômes. Le vingt-six, Clinique, connoissance des procedés à observer au lit du malade. Le vingt-septième Thérapeutique art de guerir /:le plus difficile de tous:/. Le vingt-huitième Diététique ou connoissance du régime. Le vingt-neuvième Hygiène qui est l'art de conserver la santé. Trentième Chirurgie. Trente-unième Pharmacie. Trente-deuxième Médecine vétérinaire.

Ensuite venoit volume trente-troisième la Physique générale. Trente-quatrième Physique particulière. Trente-cinquième Physique expérimentale. Trente-sixième Météorologie. Trente-septième Chymie et les fausses sciences où elle a conduit. Telles que trente-six [*sic*] l'Alchymie, Trente neuvième la Philosophie hermétique.

Après ces sciences naturelles venoient celles qui dérivent de l'état de guerre qu'on croit aussi etre

---

<sup>3</sup> Un espace libre a été ménagé.

très naturel à l'homme, ainsi le volume quarantième traitoit de la Strategie ou art de la guerre. Quarante-unième Castrametation, qui est l'art de placer les camps. Quarante-deuxième Fortification. Quarante-troisième guerre souterrain[e] qui est l'art du mineur. Quarante quatrième Pyrotechnie qui est l'art de l'artificier. Quarante-cinq[u]ième Balistique art de lancer les corps graves. L'artillerie l'a fait [sic] perdue ; mais Hervas l'avoit pour ainsi dire ressuscité par ses savantes recherches sur les engins en usage dans l'antiquité.

De la révenant aux arts de la paix Hervas avoit consacré le volume Quarante sixieme à l'Architecture civile. Quarante-septième Architecture navale Quarante huitième construction des vaisseaux. Quarante neuvieme, navigation.

Ensuite Hervas considérant encore l'homme en société consacroit le volume Cinquante à la législation. Cinquante un, Droit civil. Cinquante deux droit Criminel. Cinquante trois Droit politique. Cinquante quatre Histoire. Cinquante cinq Mithologie. Cinquante six Chronologie. Cinquante sept Biographie. Cinquante huit Archéologie ou connoissance de l'antiquité. Cinquante-neuvième Numismatique. Soixantième Blason. Soixante-unième Diplomatie qui est la connoissance des chartres et documents. Soixante deuxième Diplomatie, qui est la science des Ambasadés, ou l'art de négocier. Soixante troisième Philologie qui est la connoissance générale des langues. Soixante quatrième Bibliographie qui est la connoissance des livres et des éditions.

Ensuite Hervas révenant aux arts de la pensée, avoit consacré le volume soixante cinquieme à la logique. Soixante sixième Rethorique. Soixante septième Ethique qui est la morale. Soixante-huit Esthétique qui est l'analyse des impressions que nous recevons par les sens.

Puis venoit soixante neuvième la Théosophie qui est l'étude de la sagesse, mis en rapport avec le culte. Soixante dixième la Théologie, divisée en [71] Dogmatique. Soixante-douzième Polemique. Soixante treizième Ascétique. Cette dernière enseigne les exercices de la devotion. Ensuite venoit Soixante-quatorzième l'Exeger qui est l'exposition des saintes écritures et Soixante quinzième l'hermeneutique qui est leur interprétation.

De la Théologie par une transition où il paroisoit trop de hardiesse, Hervas passoit Soixante seizeième à l'Oneïrocritique qui est l'explication des songes. Ce volume n'étoit pas le moins interessant. Hervas y monroit comment des erreurs mansongères et frivoles avoient eû le droit de gouverner le monde pendant bien des siècles. Car nous voyons dans l'histoire que le songe des vaches grasses et des vaches maigres changea la constitution de l'Egypte, dont les possessions territoriales devinrent à cette époque domaines royaux. Cinq cent ans plus tard nous voyons Agamemnon raconter ses songes aux Grecs assembles. Enfin six siècles après la guerre de Troye les Chaldeens de Babylone et l'oracle de Delphé expliquoit les songes.

Le volume Soixante-dix-septième traitoit de l'ornithomantie ou sciences des Augures, qui est la divination par les oiseaux pratiquée, sur tout par les haruspices Toscans. Seneque en a conservé les rites.

Le volume Soixante-dix-huitième traitoit de la Genethliomantie, ou science des horoscopes Astrologie judiciaire, dont les erreurs se sont pour ainsi dire propagées jusqu'à nos jours.

Le volume Soixante dix-neuvième [plus] savant que les autres remontoit d'Ostanes peut être Onanes à l'origine de la magie au tems de Zoroastre. On y trouvoit l'histoire de cette science déplorable, qui à la honte de nôtre siècle en a infecté le commencement et n'est pas tout à fait abandonnée.

Le volume Quatre-vingtième étoit consacré à la Caballe ainsi qu'à plusieurs genres de divination, tels que la Rbdomantie ou divination par les baguettes, l'hydromantie, la géomantie &c.

De tous ces mensonges Hervas passoit tout à coup aux plus incontestables vérités, ainsi le volume Quatre-vingt-un étoit consacré à la Geometrie. Quatre-vingt-deux Arithmetique. Quatre-vingt-trois Algèbre Quatre-vingt-quatre Trigonometrie. Quatre-vingt-cinq Stereotomie qui est la consideration des solides appliquée à la coupe des pierres. Quatre vingt six à la Planimètrie art de mesurer les distances dont on ne peut approcher. Quatre-vingt-sept Altimetrie. Quatre vingt huit Mechanique. Quatre-vingt-neuf Dynamique sciences des forces vives. Quatre-vingt-dix Statique science des forces mortes en équilibre. Quatre-vingt-onze Hydra[u]lique. Quatre-vingt-douze Hydrostatique. Quatre-

vingt-treize Hydrodynamique. Quatre-vingt-quatorze Optique et pe[r]spective. Quatre-vingt-quinze Dioptrique. Quatre-vingt-seize Catoptrique. Quatre-vingt-dix sept Gnomonique sciences des cadrans. Quatre-vingt dix huit Trigonometrie Sp[h]erique. Quatre-vingt dix neuf Astronomie. Enfin le centième volume étoit consacré à l'analyse qui selon Hervas étoit la science des sciences et la dernière borne de l'esprit humain<sup>4</sup>

Une connoissance aprofondie de cent sciences differentes paroitra à quelques personnes devoir surpasser les forces accordées à une tête humaine. Il est certain cependant que Hervas, ecrivit sur chacune un volume, qui commençoit par l'histoire de la science, et finissoit par des vues pleines de Sagacite sur les moyens d'y ajouter et pour ainsi dire de reculer dans toutes les sens les bornes du savoir.

Hervas suffisoit à tout au moyen de l'économie du tems et d'une grande régularité dans sa distribution. Il se levoit avant le soleil et se preparoit au travail du bureau par des réflexions analogues aux opérations qu'il y devoit effectuer. Il se rendoit chez le Ministre une demi heure avant tout le monde et attendoit que l'heure du bureau sona, ayant la plume en main et la tête dégagée de toute idée relative à son ouvrage, au moment où l'heure sonnoit il commençoit ses calculs et les expedioit avec une celerité surprenante. Alors il passoit chez le libraire Moreno dont il avoit su gagner la confiance, prenoit les livres dont il avoit besoin et les portoit chez lui, il ressortoit encore pour prendre un leger repas, rentroit avant une heure et travailloit jusqu'à huit heures du soir. Après quoi il jouoit à la pelotta avec des petits garçons, du voisinage, rentroit, prenoit une tasse de chocolat et s'alloit coucher. Les dimanches il passoit toute la journée, hors de chez lui et méditoit le travail de la semaine suivante. Hervas pouvoit ainsi consacrer environs trois mille heures par an à la confection de son œuvre universelle, ce qui ayant fait au bout de quinze ans quarante cinq mille heures. Cette surprenante composition se trouva réellement achevée sans que personne à Madrid s'en douta. Car Hervas n'étoit nullement communicatif, et ne parloit à personne de son ouvrage, voulant étonner le monde, en lui montrant tout à la fois ce vaste amas des sciences. L'ouvrage de Hervas se trouva donc fini, comme lui même finissoit sa trente neuvieme année et il se felicitoit d'entrer dans la quarantième avec une grande réputation, toute prête d'éclorre. Mais en même tems, il avoit dans l'ame une sorte de tristesse, car l'habitude du travail soutenue par l'esperance, avoit été pour lui comme une société agréable, qui remplissoit tous les moments de sa journée. Il avoit perdu cette société et l'ennui qu'il n'avoit jamais connu començoit à se faire sentir. Cet état si nouveau pour Hervas le sortit tout à fait de son caractère, bien loin qu'il rechercha la solitude, on le voyoit dans tous les lieux publics. Là il avoit l'air d'acoster tout le monde, mais ne connoissant personne et n'ayant point l'habitude de la conversation il passoit sans mot dire. Cependant il songeoit en lui même, que bientôt tout Madrid le connoitroit le recherchoit et que son nom seroit sur les levres de tout le monde.

Tourmenté par le besoin de la distraction Hervas eût idée de révoir le lieu de sa naissance, bourgade obscure qu'il esperoit illustrer. Depuis quinze ans il ne s'étoit permis d'autre amusement que de jouer à la pelotta, avec les garçons du voisinage, et il se promettoit un délicieux plaisir d'y jouer dans les lieux où s'étoit passée sa première enfance.

Hervas voulut avant de partir jouir du spectacle de ses cent volumes rangés sur une seule tablette. Il en avoit une copie du meme format qu'ils devoient avoir à l'impression, il les confia au rélieur. Le dos de chaque volume devoit porter dans sa long[ue]ur le nom de la seance [*sic*] et le numero du Tome, depuis le premier qui étoit la grammaire universelle jusqu'à l'analyse qui étoit N° 100. Le relieur apporta l'ouvrage au bout de trois semaines. La tablete qui devoit le recevoir étoit déjà préparée. Hervas y posa cette imposante serie, et fit un feu de joie de tous les brouillons et copies partielles. Après quoi il ferma à double tour de sa chambre la porte y aposa son cachet et partit pour les Asturies.

L'aspect des lieux de sa naissance donna réellement à Hervas tout le plaisir qu'il s'en promettoit.

---

<sup>4</sup> *Note aut.* : Un ex-jesuite Espagnol appelé Hervas à imprimé à Rome en 1780. et suivi vingt in 4<sup>to</sup>, qui étoient autant de traites complets de différentes sciences. Il étoit de la famille de nôtre Hervas. [Cette note située en bas de p. n'a pas d'appel dans le texte.]

Mille souvenirs innocents et doux lui arrachèrent des larmes de joie, dont vingt ans de[s] plus arides conceptions avoient pour ainsi dire tari les sources. Notre Polygraphe eût volontier passé le reste de ses jours dans sa bourgade native, mais les cent volumes le rappelloient à Madrid. Il reprend le chemin de la capitale. Il arrive chez lui. Trouve bien entier le cachet apposé sur la porte. Il ouvre... Et voit les cent volumes mis en pièces détrempés de reliure, toutes les feuilles éparses et confondues sur le parquet. Cet aspect affreux trouble ses sens, il tombe au milieu des débris de son livre et perd jusqu'au sentiment de son existence

Helas voici qu'elle étoit la cause de ce désastre. Hervas ne mangeoit jamais chez lui. Les rats si nombreux dans toutes les maisons de Madrid se gardoient bien de fréquenter la sienne. Ils n'y auroient trouvé à ronger que quelques plumes mais il n'en fut pas de même lorsque cent volumes chargés de colle toute fraîche furent apportés dans la chambre et que cette chambre fut dès le même jour abandonnée par son maître. Les rats attirés par l'odeur de la colle encouragés par la solitude [*sic*], se rassemblèrent en foule, culbutèrent, rongèrent, devorèrent... Hervas reprenant ses sens, vit un de ces monstres tirant dans un trou les dernières feuilles de son Analyse. La colère n'étoit peut-être jamais entrée dans l'âme de Hervas. Il en ressentit le premier accès se précipita sur le ravisseur de sa géométrie transcendante. Sa tête porta contre le mur et il retomba évanoui.

Hervas reprit une seconde fois ses esprits, ramassa les lambeaux qui couvroient le parquet de sa chambre et les jeta dans un coffre. Puis il s'assit sur le coffre et se livra aux plus grandes [*sic*] pensées. Bientôt après il fut saisi d'un frisson qui dès le lendemain dégénéra en une fièvre bilieuse comateuse et maligne. Hervas fut abandonné des Médecins.

## Trente quatrième journée<sup>5</sup>

*Suite de l'histoire de Diegue Hervas racontée par son fils le pelerin réprouvé.*

Hervas privé de sa gloire par les rats, abandonné des medecins, ne fût pas délaissé par sa garde malade, elle lui continua ses soins et bientôt une crise heureuse sauva ses jours. Cette garde étoit une fille de trente ans appelée Marica, elle étoit venue de [*sic*] soigner par amitié parcequ'il causoit quelque fois les soirs avec son père, qui étoit un cordonnier du voisinage. Hervas convalescent sentit tout ce qu'il devoit à cette bonne fille. “ Marica /:lui dit-il:/ vous avez sauvé mes jours, et vous adoucissez mon retour à la vie. Que puis-je faire pour vous ?

— Monsieur /:lui répondit la fille:/ vous pourriez faire mon bonheur, mais je n'ose vous dire comment.

— Dites, dites, /:réprit Hervas:/ et soyez sur que si la chose est en [mon] pouvoir je la ferai.

— Mais /:dit Marica:/ si je vous demandois de m'épouser.

— Je le veux bien /:répondit Hervas:/ et de grand cœur, vous me nourrirez quand je me porterai bien, vous me soignerez quand je serais malade, et vous me défendrez de[s] rats, quand je serais absant. Oui Marica, je vous épouserai du moment ou vous le voudrez et le plutôt sera le mieux. ”

Hervas n'étant pas encore bien guéri ouvrit le cofre qui renfermoit les débris de sa Poly-mathesis Il essaya d'en rassembler les feuillets et eût une recidive qui lui laissa beaucoup de foiblesse. Lorsqu'il fut en état de sortir il alla chez le Ministre des finances, représenta qu'il avoit travaillé quinze ans et formé des élèves en état de le remplacer, que sa santé étoit détruite et il demanda sa retraite, avec une pension équivalante, à la moitié de son traitement. En Espagne ces sortes des grâces ne sont pas très difficiles a obtenir. On accorda à Hervas ce qu'il demandoit et il épousa Marica.

Alors notre savant changea sa manière de vivre, il prit un logement dans un quartier solitaire et se proposa de ne point sortir de chez lui, qu'il n'eût rétabli le manuscrit de ses cent volumes. Les rats avoient rongé tout le papier qui tenoit au dos des livres, et n'avoit laissé subsister que l'autre moitié de chaque feuille, encore ces moitiés étoient déchirées. Cependant elles servirent à Hervas pour lui rappeler le texte entier. Ce fut ainsi qu'il se mit à réfaire tout l'ouvrage. En même tems il en produisit un d'un genre tout different Marica me mit au monde. Moi pécheur et réprouvé. Ah ! sans doute le jour de ma naissance fut une fête aux enfers. Les feux éternels de cet affreux sejour brillèrent d'un nouvel éclat et les démons ajouterent aux suplices des dannes pour mieux jouir de leurs hurlements.

Le Pellerin en prononçant ces môts parût livré au desespoir il versa beaucoup des larmes, puis se tournant vers Cabronez il lui dit : “ Il m'est impossible de continuer aujourd'hui mon récit. Rendez vous ici demain à la même heure et gardez vous d'y manquer il y va de votre éternelle perdition. ”

Cabronez retourna chez lui l'ame remplie de terreurs nouvelles. La nuit il fut reveillé par le défunt Penna Flor qui conta les cent doublons à ses oreilles, sans qu'il y manqua une pièce. Le lendemain il se rendit au jardin des Celestins. Il y trouva le Pellerin qui reprit en ces termes la suite de son récit.

Je viens [*sic*] au monde et ma mère ne survécut que de quelques heures à celle de ma naissance. Hervas n'avoit jamais connu l'amour ni l'amitié, que par une définition de ces deux sentiments qu'il avoit placée dans son soixante et septième volume. La perte de son épouse lui prouva qu'il avoit été fait pour sentir l'amour et l'amitié, elle l'accabla plus que la perte de ses cent tomes in octavo dévorés par les rats.

La maison de Hervas étoit petite et retentissoit toute entière à chaque cri que je faisois. Il étoit impossible de m'y laisser. Je fus recueilli par mon grand père le Cordonnier, qui parut très flaté d'avoir dans sa maison son petit fils d'un Contador [*sic*] et gentilhomme.

Mon grand père dans son humble état jouissoit de beaucoup d'aisance. Il m'envoya aux écoles, dès que je fus en état de les frequenter. Lorsque j'eus atteint seize ans, il m'habilla avec élégance et me

---

<sup>5</sup> La moitié de p. qui suit est restée bl.

donna les moyens de promener mon oisiveté dans Madrid. Il se croyait bien payé de ses fraix lorsqu'il pouvoit dire : *My Nieto el hijo del Contador*. Mon petit fils le fils du Contador. Mais venons à mon père et à sa triste destinée qui n'est que trop connue, puisse-t-elle servir de leçon et d'épouvante aux impies.

Diegue Hervas passa huit ans à réparer le damage que lui avoient fait les rats. Son ouvrage étoit presque réfait, lorsque des journaux étrangers qui tomberent entre ses mains lui prouverent que les sciences avoient fait à son insu des progrès remarquables. Hervas soupira de cet accroissement de peines cependant ne voulant pas laisser son ouvrage imparfait, il ajouta à chaque science les découvertes qu'on y avoit faites. Ceci lui prit encore quatre ans. Ce fut donc douze années entieres qu'il passa sans sortir de chez lui et presque toujours collé sur son ouvrage. Cette vie sédentaire acheva de détruire sa santé, et il eût une sciatique obstinée, des maux de reins du sable dans la vessie et tous les symptomes avant coureurs de la goutte. Mais enfin la Polymathesis en cent volumes étoit achevée. Hervas fit venir chez lui le libraire Moreno, fils de celui qui avoit mis en vente sa malheureuse analyse " Monsieur /:lui dit-il:/ voici cent volumes, qui renferment tout ce que les hommes savent aujourd'hui. Cette Polymathèsis fera honneur à vos presses et j'ose le dire à l'Espagne. Je ne demande rien pour moi, ayez seulement la charité de m'imprimer et que ma peine mémorable ne s [*sic*] pas entièrement perdue. "

Moreno ouvrit tous les volumes les examina avec soin et lui dit : " Monsieur je me charge de l'ouvrage, mais il faut vous résoudre à le reduire à 25 volumes.

— Laissez moi /:lui répondit Hervas avec l'indignation la plus profonde:/ Laissez moi, retournez à votre magasin. Imprimés les fatras romanesques ou pedantesques qui font la honte de l'Espagne. Laissez moi Monsieur avec ma gravelle et mon génie, qui s'il eût été mieux connu, m'eût mérité l'estime des hommes. Mais je n'ai plus rien à demander aux hommes et moins encore aux libraires. Laissez moi. " Moreno se rétira et Hervas tomba dans la plus grande Melancolie. Il avoit sans cesse sous les yeux ses cent volumes, enfants de son génie, concus avec délices, enfantés avec une peine, qui avoit aussi ses plaisir et maintenant plongés dans l'oublie. Il voyoit sa vie entière perdue, son existence anéantie dans le présent comme dans l'avenir. Alors aussi son esprit exercé à pénétrer tous les mystères de la nature, se trouva [*sic*] malheureusement à sonder l'abime des miseres humaines à force d'en mesurer la profondeur ; il vit le mal par tout. Il ne vit plus que le mal, et dit dans son cœur " Auteur du mal qui êtes vous ? "

Lui même eut horreur de cette idée et voulut examiner, si le mal pour être doit necessairement avoir été crée. Ensuite il examina la même question sous un point de vue plus etendu. Il s'attacha aux forces de la nature, attribuant à la matière une énergie, qui lui parut propre à tout expliquer sans avoir recours à la creation.

Pour ce qui est de l'homme et des animaux selon lui ils devoient l'existence à un acide générateur, lequel faisant fermenter la matière, lui donnoit des formes constantes. A peu près comme les acides cristallisent les bases alcalines et teureuses en polyedres toujours semblables. Il régardoit les substances fongueuses que produit le bois humide, comme le chainon qui lie, la cristalisation des fossiles à la reproduction des végétaux et des animaux et qui en indiquent si non l'identité aux moins l'analogie.

Savant comme l'étoit Hervas il n'eut pas de peine à etayer son faux système, de preuves sophistiques faites pour égarer les esprits. Il trouvoit par exemple que les mulets qui tiennent de deux espèces pouvoient etre comparés aux sels à base melée dont la cristalisation est confuse. L'effervescence de quelques terres avec les acides, lui parut se rapprocher de la fermentation des végétaux muqueux, et celle ci lui parût être un commencement de vie qui n'avoit pû se développer faute de circonstances favorables.

Hervas avoit observé que les cristaux en se formant s'amassoient dans les parties les plus éclairées du vase et se formoient difficilement dans l'obscurité, et comme la lumière est également favorable à la végétation, il considera le fluide lumineux comme un des éléments dont se composoit l'acide

universel qui animoit la nature, d'ailleurs il avoit vu la lumière rougir à la longue les papiers teints en bleu, et c'étoit aussi un motif de la régarder comme un acide<sup>6</sup>

Hervas savoit que dans les hautes latitudes, dans le voisinage du pôle. Le sang faute d'une chaleur suffisante, étoit exposé à une alcalinescence, qui ne pouvoit être arrêté que par l'usage intérieur des acides. Il en conclût que la chaleur pouvant en quelques occasions être suppléée par un acide, devoit être elle même une espèce d'acide, ou du moins un des éléments de l'acide universel.

Hervas savoit qu'on avoit vu le tonnerre aigrir et faire fermenter les vins. Il avoit lu dans Sanchoniathon qu'au commencement du monde les êtres destinés à vivre, avoient été comme reveillés à la vie par de violents coups de tonnerre et notre infortuné savant n'avoit pas craint de s'appuyer de cette cosmogonie payenne pour affirmer que la matière de la foudre avoit pu donner un premier développement à l'acide générateur, infiniment varié, mais constant dans la reproduction des mêmes formes.

Hervas cherchant à pénétrer les mystères de la création devoit en rapporter la gloire au créateur, et plut au ciel qu'il [l']eût fait ; mais son bon ange l'avoit abandonné ; et son esprit égaré par l'orgueil du savoir, le livra sans défense aux prestiges des esprits superbes, dont la chute entraîna celle du monde. Hélas ! tandis que Hervas élevoit ses coupables pensées au dessus des sphères de l'intelligence humaine sa dépouille mortelle étoit menacée d'une prochaine dissolution, pour l'accabler plusieurs maux aigus se joignirent aux maladies chroniques, sa sciatique devenue douloureuse lui étoit [*sic*] l'usage de la jambe droite.

Le sable des ses reins devenu graveleux, déchiroit sa vessie. L'humeur athrétique avoit courbe les doigts de sa main gauche ; et menaçoit les jointures de la droite. Enfin la plus sombre hypocondrie détrouisoit les forces de son âme, en même tems que celle de son corps. Il craignit d'avoir des témoins de son abattement et finit par repousser mes soins et refuser de me voir.

Un vieux invalide composoit tout son domestique et mettoit à le servir tout ce qui lui réstait de forces. Enfin lui même tomba malade et mon père fut alors forcé de [me] souffrir près de lui. Mais mon grand père fut bientôt après attaqué de la fièvre [*sic*] chaude. Il ne fut malade que cinq jours, sentant sa fin approcher, il me fit venir et me dit : “ Blaz ! mon cher Blaz, recois ma dernière bénédiction. Tu es né d'un père savant, et plut au ciel qu'il le fut moins heureusement pour toi ; ton grand père est un homme simple dans sa foi et ses œuvres, et il t'a élevé dans la même simplicité. Ne te laisse point entraîner par ton père depuis quelques années il a fait peu d'actes de religion, et ses opinions sont telles que des hérétiques en auroient honte. Blaz défie toi de la sagesse humaine. Dans quelques instants je saurois plus que tous les philosophes. Blaz, Blaz, je te benis, j'expire. ” Il mourut en effet. Je lui rendis les derniers devoirs et je retournais chez mon père ou je n'avois pas été depuis quatre jours. Pendant ce tems le vieux invalide étoit aussi mort et les confrères de la charité s'étoient chargés de l'ensevelir. Je savois que mon père étoit seul et je voulois me consacrer à le servir mais en entrant chez lui un spectacle extraordinaire frappa mes regards, et je restai dans la première chambre frappé d'un sentiment d'horreur.

Mon père avoit oté ses habits et s'étoit revêtu d'un drap de lit en forme de linceuil. Il étoit assis et regardoit le soleil couchant ; après une assez longue contemplation il éleva la voix et dit : “ Astre ! dont les derniers rayons ont frappé mes yeux pour la dernière fois. Pourquoi avez vous éclairé le jour de ma naissance. Avois-je demandé à naître ? et pourquoi suis-je né. Les hommes m'ont dit que j'avois une âme et je m'en suis occupé aux dépens même de mon corps. J'ai cultivé mon esprit, mais les rats l'ont dévoré, les libraires l'ont dédaigné. Rien ne restra de moi je meure tout entier aussi obscur que [si] je n'étois pas né. Néanmoins recois donc ta proie. ” Hervas resta quelques instants livré à des sombres réflexions. Ensuite il prit un gobelet qui me sembla plein de vin vieux. Il leva les yeux au ciel et dit : “ Oh mon Dieu s'il y en [a] un, ayez pitié de mon âme si j'en ai une. ” Ensuite il vida le gobelet et le posa sur la table, puis il mit la main sur son cœur comme s'il y ressentoit quelque

---

<sup>6</sup> *Note aut.* : Hervas est mort vers l'an 1660 ses connoissances en physique ne pouvoient être que très bornées, on reconnoit ici l'acide principe de Paracel[s]e.

angoisse. Hervas avoit préparé une autre table pour s’y coucher et il y avoit mis des cous[s]ins, il s’y coucha croisa ses mains sur sa poitrine et ne profera plus une parole.

Vous serez étonné que voyant tous ces apprêts de suicide je ne me sois pas jeté sur le vere, ou que voyant mon père couché je n’aye pas appelle du secours. J’en suis surpris moi même ou plutôt je suis très sûr qu’un pouvoir surnaturel me retenoit à ma place sans me laisser la liberté d’aucun mouvement, si ce n’est à mes cheveux que l’horreur faisoit dresser sur ma tête.

Les confreres de la charité qui avoient entéré notre invalide, me trouverent dans cette situation, ils virent mon père étendu sur la table couvert d’un linceuil et il demanderent s’il étoit mort, je répondis que je n’en savois rien. Ils me demanderent qui lui avoit mi ce linceuil ? Je répondis que lui même s’en étoit révetu. Il examinerent le corps et le trouverent sans vie. Ils virent le vere avec un reste de liquide et l’emporterent pour l’examiner. Puis ils s’en allerent en donnant des signes de mécontentement et me laisserent dans un abattement extrême. Ensuite vinrent les gens de la paroisse. Ils me firent les mêmes questions puis ils s’en allerent en disant : “ Il est mort comme il a vecu. Ce n’est pas à nous de l’enterrer. ”

Je restai seul avec le mort mon découragement alloit au point que j’en avois perdu la faculté d’agir et même de penser. Je me jettai dans le fauteuil ou j’avois vû mon père et je rétombai dans l’immobilité, ou j’étois à l’arrivée des hommes de paroisse.

La nuit vint le ciel se chargea de nuages. Un tourbillon soudain ouvrit ma fenêtre un éclair bleuâtre sembla parcourir ma chambre, et [la] laissa ensuite plus sombre qu’elle n’étoit auparavant. Au milieu de cette obscurité je crus distinguer quelques formes fanatiques [*sic*]. Ensuite je crus entendre le corps de mon père pousser un long gémissement que les échos lointaines répeterent à travers l’espace de la nuit. Je voulus me lever, mais j’étois retenu à ma place et dans l’impossibilité de faire aucun mouvement. Un froid glacial pénétra mes membres. J’eus le frisson de la fièvre, mes visions dévinrent des rêves et le sommeil s’empara de mes sens.

Je me reveillai en sursaut, je vis six grands cierges jaunes, alumés pres du corps de mon père et un homme assis vis à vis de moi qui sembloit gueter l’instant de mon reveil. Sa figure étoit Majestueuse et meme imposante. Il étoit grand de taille. Ses cheveux noirs, un peu crepus, tomboient sur son front. Son regard étoit vif et penetrant, mais en même tems, doux et seducteur. Du reste il portoit la fraize et le manteau gris, a peu près comme les gentils hommes s’habillent à la campagne.

Lorsque l’inconnu vit que j’étois reveillé il me sourit d’un air affable et me dit : “ Mon fils, je vous appelle ainsi par ce que je vous considère comme si vous m’apparteniez déjà, vous etes abandonné de Dieu et des hommes et la terre s’est fermée devant le reste de ce sage qui vous donna le jour, mais nous ne vous abandonnerons pas

— Monsieur /:lui repondis je:/ vous disiez je crois, que j’étois abandonné de Dieu et des hommes. Quant aux hommes cela est vrai, mais je ne pense [pas] que Dieu puisse jamais abandonner une de ses créatures.

— Votre observation /:dit l’inconnu:/ est juste à certains égard, ce que je vous expliquerai quelque autre fois. Cependant pour que vous voyez l’interêt que nous prénonons à vous. Je vous offre cette bourse, vous y trouverez mille pistoles. Un jeune homme doit avoir des passions et les moyens de les satisfaire n’épargnez pas cet or et comptéz toujours sur nous. ” Ensuite l’inconnu frappa dans ses mains, six hommes masqués parurent et enleverent le corps de Hervas. Les cierges s’éteignirent et l’obscurité fut profonde. Je n’y restai pas longtems je pris à taton le chemin de la porte. Je gagnai la rue et lorsque je vis le ciel étoilé, il [me] sembla respirer plus librement. Les mille pistoles que je sentois dans ma pòche contribuoient aussi à m’élever le courage. Je traversai Madrid j’arrivai au bout de Prado à l’endroit ou l’on a placé depuis une statue colossale de Cybele. La je me couchai sur un banc et ne tardai pas à m’endormir.

Comme le Bohémien en étoit à cet endroit de sa narration, il nous demanda la permission d’en remettre la suite au lendemain, en effet nous ne le revimes plus de la journée.

### *Trente et cinquième Journée.*

On se rassembla à l'heure acoutumée. Rébeca s'adressant au vieux chef lui dit : que l'histoire de Diegue Hervas l'avoit beaucoup interessée bien qu'elle la sût déjà en partie ; “ Mais /:ajouta-t-elle:/ il me sembloit qu'on prenoit trop de soins pour tromper un pauvre époux qui eut pû l'être à moins de frais, car je suppose toujours que l'histoire d'Althée [*sic*] n'est mise la que pour faire une impression plus profonde sur l'ame timorée de Cabronez

— Madame /:répondit le vieux chef:/ permettez moi de vous le dire, j'ai cru m'appercevoir que vous vous pressiez trop de porter un jugement sur les récits que j'ai l'honneur de vous faire. Le duc d'Arcos etant un très grand Seigneur et tres généreux, on pouvoit certainement pour le servir inventer et jouer toutes sortes de personnages, mais il n'est point prouvé que ce fut à cette intention que l'on conta à Cabronez l'histoire terrible et mémorable de l'Athée Hervas. Cependant vous en jugerez mieux si vous voulez bien écouter l'histoire de son fils, telle qu'il la raconta au meme Cabronez. ” Rebeca assura le Chef que ce recit l'interesseroit beaucoup, et il le récommença en ces termes :

#### *Histoire de Blaz-Hervas, ou le Pellerin réprouvé.*

Je vous disois donc que je m'étois couché et endormis sur un banc au boût de la grande allée de Prado. Le soleil été déjà assez haut lorsque je m'éveillai, et ce qui m'éveilla fut je crois un coup de mouchoir que je reçus dans le visage car en m'éveillant je vis une jeune fille qui se servant de son mouchoir comme d'un chasse-mouche écartoit celles qui eussent pu troubler mon someil, mais ce qui me parut le plus singulier, c'est que ma tête reposoit très mollement sur les genoux d'une autre jeune fille, dont je sentois la douce haleine se jouer dans mes cheveux. Je n'avois fait en m'éveillant aucun grand mouvement. J'étois libre de prolonger cette situation en feignant de dormir encore. Je refermai donc les yeux, et bientôt après, j'entendis une voix un peu grondeuse, mais point aigre qui s'adressant à mes berceuses leur dit : “ Célia, Zorilla que faites vous ici ? je vous croyois à l'église et voila que je vous trouve dans une belle dévotion...

— Mais Maman /:dit la jeune fille qui me servoit d'oreiller:/ ne m'avez vous pas dit que les œuvres avoient leur mérite aussi bien que la prière. Et n'est ce pas la une œuvre de charité que de prolonger le someil de ce pauvre jeune homme qui doit avoir passé une bien mauvaise nuit.

— Assurement /:dit la voix plus riente que grondeuse:/ assurément cela est très méritoire. Et voila une idée qui prouve si non votre dévotion au moins vôtre innocence. Mais aprésent ma charitable Zorilla posez moi bien doucement la tête de ce jeune homme, et rentrons.

— Ah ma bonne Maman /:réprit la jeune fille:/ voyez comme il dort doucement au lieu de l'éveiller, vous dev[r]iez maman défaire sa fraise qui l'étoufe.

— Oui da /:dit la Maman:/ vous me donnez là, une belle commission, mais voyons un peu, en vérité il a l'air bien doux. ” En même tems la main de la maman passa doucement sous mon menton et défit ma fraise. “ Il est encore mieux comme cela /:dit Celia, qui n'avoit pas encore parlé:/ et il respire plus librement, je vois qu'il y a de la douceur à faire des bonnes actions.

— Cette réflexion /:dit la mère:/ montre beaucoup de jugement, mais il ne faut pas pousser la charité trop loin. Allons Zorilla posez doucement cette jeune tête sur ce banc et rétirons nous. ”

Zorilla passa doucement ses deux mains sous ma tête et rétira ses genoux. Je crus alors qu'il étoit inutile de faire plus long tems l'endormi. Je me mis sur mon séant et j'ouvris les yeux. La mère poussa un cri, les filles voulurent fuir. Je les retiens “ Celia Zorilla /:leur dis-je:/ vous etes aussi belles qu'innocentes, et vous qui n'avez l'air de leur mère que parce que vos charmes sont plus formés, permettez qu'avant de vous quitter je puisse donner quelques instants à l'admiration que vous m'inspirez toutes les trois. ” Tous ce que je leur disais étoit la vérité. Célia et Zorilla eussent été des beautés parfaites sans leur extrême jeunesse qui ne leur avoit pas donné le tems de se développer et leur mère qui n'avoit pas trente ans n'en paroissoit pas vingt cinq “ Seigneur Cavalier /:me dit

cell[e]ci:/ si vous avez seulement feint de dormir vous avez dû vous convaincre de l'innocence de mes filles et prendre une bonne opinion de leur mère. Je ne crains donc point de perdre dans vôtre esprit en vous priant de m'accompagner chez moi. Une connoissance commencée aussi singulièrement semble faite pour devenir plus intime. ”

Je les suivis, nous arrivâmes a leur maison qui donnoit sur le Prado. Les filles allerent presider au chocolat. La mère m'ayant fait assoir auprès d'elle me dit : “ Vous voyez une maison un peu plus étofée qu'il ne convient à notre situation présente. Je l'avois prise en des tems plus heureux. Aujourd'hui je serois charmé de louer le bel étage et je n'ose le faire ; les circonstances ou je me trouve exigent une sevére réclusion.

— Madame /:lui répondis-je:/ j'ai aussi des raisons de vivre très retiré et ci [sic] cela vous arrangeoit je m'accomoderois du quarto principal /:ou bel appartement:/ ” En disant ces mots je tirai ma bourse et la vue de l'or écarta toutes les objections que la dame eut pu me faire. Je payai d'avance trois mois de loyer et autant de pension. Il fut convenu qu'on me porteroit à dîner dans ma chambre et que je serois servi par un valet affidé, qui devoit aussi faire mes commissions au dehors. Zorilla et Celia ayant réparu avec le chocolat furent informées des conditions du marché et leur regard parut prendre possession de ma personne, mais les yeux de leur mère sembloient vouloir la leur disputer. Ce petit Combat de coqueterie ne m'échappa point, j'en remis l'issu à la destinée, et je songeai à m'arranger dans ma nouvelle habitation. Elle ne tarda pas à se trouver garnie de tout ce qui pouvoit contribuer à me la rendre agréable et comode. Tantôt c'étoit Zorilla qui m'apportoit une écritoire. Ou bien Celia venoit garnir ma table d'une lampe ou de quelques livres. Rien n'étoit oublié. Les deux belles venoient séparement, et lorsqu'elles se rencontroient chez moi c'étoient des rires qui ne finissoient pas. La mère avoit son tour. Elle s'occupa sur tout de mon lit, y fit mettre des draps de toille d'Hollande ; une belle couverture de soye et une pile de coussin. Les arrangements m'occupèrent la matinée. Midi vint. On mit le couvert dans ma chambre. J'en fus charmé. J'aimois voir trois personnes charmantes chercher à me plaire, et solliciter quelque part à ma bienveillance mais il y a tems pour tout. J'étois bien aise de me livrer à mon apetit sans trouble et sans distraction.

Je dinais donc, ensuite je pris ma cape et mon epée et j'allais me promener en ville. Je l'avois fait d'autres fois ; mais jamais je n'y avois eu autant de plaisir. J'étois indépendant. J'avois les poches pleines d'or. J'étois plein de santé de vigueur et graces aux caresses de trois dames, rempli d'une haute opinion de moi même : car il est ordinaire aux jeunes gens de s'estimer ce que le beau sexe les apprecie.

J'entrai chez un joulhier et me mis en bijoux, ensuite je fus au Théâtre et je finis par révenir chez moi, où je trouvois les trois dames assises à la porte de leur maison. Zorilla chantoit en s'accompagnant de la guittare. Les deux autres faisoient de la resille ou filet.

“ Seigneur Cavalier /:me dit la mère:/ vous vous êtes logé chez nous et vous nous témoignez beaucoup de confiance sans savoir seulement qui nous sommes. Il seroit cependant convenable de vous en informer. Vous sauriez [sic] Don Seigneur Cavalier que je m'appelle Inez Santarez veuve de Don Juan Santarez Corregidor de la Havanne. Il m'avoit pris sans bien et m'a laissé de même avec les deux filles que vous voyez et sans aucun révenu J'étois même très embarrassée de mon veuvage et de ma pauvreté, lorsque je reçus très inopinément une lettre de mon père. Vous me permettrez de taire son nom. Helas il avoit aussi toute sa vie luté contre l'infortune. Mais enfin, ainsi que me l'apprenoit sa lettre il se trouvoit dans un poste très brillant, étant trésorier de la guerre. Sa lettre en contenoit une de change de deux mille pistoles et l'ordre de venir le joindre à Madrid. J'y vins en effet mais ce fut pour apprendre que mon père étoit accusé de concussion même de haute trahison et détenu au chateau de Segovie. Cependant cette maison avoit été louée pour nous. Je m'y suis donc logée et j'y vis dans une grande retraite ne recevant absolument personne, à l'exception d'un jeune homme employé dans le bureaux de la guerre. Il vient me rapporter ce qu'il peut reprendre touchant le procès de mon père. Lui excepté, personne ne sait nos relations avec l'infortuné détenu. ” En achevant ces mots Madame Santarez versa quelques larmes.

“ Ne pleure pas Maman /:lui dit Celia:/ il y a un terme a tout, et sans doute il doit y en avoir aux peines. Voila déjà un jeune Cavalier qui a une phisionomie très heureuse et sa rencontre me paroît

d'un augure favorable.

— En verité /:dit Zorilla:/ depuis qu'il est ici notre solitude me semble n'avoir plus rien de triste. ”

Madame Santarez me jetta un regard ou je demelai de la tristesse et de la tendresse. Les filles me regarderent aussi, puis baisserent les yeux, rougirent se troublèrent et furent reveuses. J'etois aimé de trois personnes charmantes, cet état me sembloit délicieux.

Sur ces entrefaits un jeune homme grand et bien fait s'approcha de nous. Il prit Madame Santarez par la main, la conduisit à quelques pas de nous, et eût avec elle un long entretien. Elle me l'amena et me dit : “ Seigneur Cavalier Voici Don Christophe Sparadoz dont je vous ai parlé et qui est le seul homme que nous voyons à Madrid. Je voudrois aussi lui prouver [*sic*] l'avantage de votre connoissance, mais quoique nous habitions la même maison, je ne sais a qui j'ai l'honneur de parler.

— Madame /:lui dis-je:/ je suis noble et Asturien mon nom est Seganez ” Je crus devoir lui taire le nom de Hervas qui pouvoit être connu.

Le jeune Sparadoz me toisa d'un air arrogant et sembla même vouloir me refuser le salut. Nous entrâmes dans la maison et Madame Santarez fit servir une collation de fruits et des patés légères. J'etois encore le centre principale de toutes les attentions de[s] trois belles mais je m'aperçus pourtant bien des regards et des mines qui s'adressoient au nouveau venu J'en fus blessé et voulant tout ramener à moi je fus aimable et brillant.

Au milieu de mon beau dire Don Christophe croisa son piéd droit sur son genoux gauche et regardant la semelle de son soulier, il dit : “ En verité depuis la mort du Cordonnier Maragnon il n'est plus possible d'avoir à Madrid un soulier bienfait ” Ensuite il me fixa d'un air goguénard et méprisant.

Le Cordonnier Margnon étoit précisément mon grand père maternel qui m'avoit élevé et je lui avois les plus grand[e]s obligations mais il déparoit fort mon arbre généalogique du moins cela me parut ainsi. Il me sembla que je perdrais beaucoup dans l'esprit des trois dames si elles venoient à savoir que j'avois un grand-père Cordonier. Toute ma gaité disparut. Je jettai à Don Christophe des regards tantôt courouces tantôt fiers et méprisants. Je me proposai de lui defendre de mettre les pieds dans la maison. Il s'en alla je le suivis dans l'intention de le lui signifier Je l'ateignis au bout de la rue et lui fis le compliment désobligeant que j'avois préparé. Je crus qu'il alloit se facher, il affecta au contraire un air gracieux me prit sous le menton, comme pour me caresser, mais tout à coup il me souleva de manière à me faire quitter la terre. Ensuite il me donna un coup de pied, de ceux qu'on appelle communément croc en jambe et me fit tomber le nez dans le ruisseau. Je fus étourdi du coup je me rélevai couvert de boue et plein de rage. Je regagnai le logis. Les dames étoient couchées je me couchai aussi, mais je ne pus dormir. Deux passions me tenoient éveillé. L'amour et la haine. Celle ci étoit toute concentrée sur Don Christophe. Il n'en étoit pas de même de l'amour, mon cœur en étoit rempli, mais il n'étoit pas fixé, Celia, Zorilla, leur mère m'occupoient tour à tour, leurs images flateuses se confondant dans mes rêves, m'obsederent le reste de la nuit.

Je m'étois endormi tard, je m'éveillai de même. En ouvrant les yeux, je vis Madame Santarez assise au piéd de mon lit. Elle sembloit avoir pleuré : “ Mon jeune Cavalier /:me dit elle:/ Je suis venu me réfugier chez vous. J'ai là haut des gens qui me demandent de l'argent et je n'en ai pas à leur donner. Je dois hélas ! mais ne falloit-il pas habiller et nourrir ces pauvres enfants. Elles n'ont que trop de privations... ” Ici Madame Santarez se mit à sangloter, et ses yeux remplis des larmes se tournoient involontairement vers ma bourse qui étoit à côté de moi sur ma table de nuit. Je compris ce langage muet je versai l'or sur ma table, j'en fis à l'œil deux parts égales, et j'en offris une à Madame Santarez. Elle ne s'attendoit point à ce trait de générosité. D'abord elle en parut comme immobile de surprise. Ensuite elle prit mes mains, les baisa avec transport, les pressa contre son cœur, puis elle ramassa l'or en disant “ Oh mes enfants mes chers enfants ” Les filles vinrent ensuite, elles baisèrent aussi mes mains. Tous ces témoignages de réconnoissance achevèrent de brûler mon sang déjà trop alumé par mes songes.

Je m'habillai à la hâte et voulus prendre l'air sur une terrasse de la maison passant devant la chambre des jeunes filles je les entendis sangloter et s'embrasser en pleurant. J'écoutai un instant et puis j'entrais. Célia me dit : “ Ecoutez moi hôte trop chère et trop aimable. Vous nous trouvez dans la plus extrême agitation. Depuis que nous sommes au monde aucun nuage n'avoit troublé le sentiment

que nous avons l'une pour l'autre et nous étions unies par la tendresse plus encore que par le sang. Il n'en étoit [plus] de même depuis que vous êtes ici. La jalousie s'étoit glissée dans nos âmes et peut-être en serions-nous venues à nous haïr. Le bon naturel de Zorilla a prévenu ce malheur affreux. Elle s'est jetée dans mes bras, nos larmes se sont confondues et nos cœurs se sont rapprochés. À présent notre cher hôte c'est à vous de nous réconcilier tout à fait. Promettez de ne pas aimer l'une de nous plus que l'autre et si vous avez quelques caresses à nous faire partagez-les bien également. » Qu'avois-je à répondre à cette invitation vive et pressante, je les serai tour à tour dans mes bras. Je sechai leurs larmes, et leur tristesse, fit place à des tendres folles.

Nous passâmes ensemble sur la terrasse et Madame de Santarez nous y vint trouver. Le bonheur d'avoir payé ses dettes l'environna de joie. Elle me demanda de dîner avec elle et de lui accorder toute cette journée. Notre repas eût un air de confiance et d'intimité. Les domestiques, furent écartés, les deux filles servirent tour à tour. Madame Santarez épuisée par les émotions qu'elle avoit éprouvées, bûta deux verres d'un vin généreux de Rotha. Ses yeux un peu troublés n'en furent que plus brillants. Elle s'anima beaucoup et il n'eût tenu qu'à ses filles d'avoir encore de la jalousie, mais elles respectoient trop leur mère pour que l'idée leur en pût venir. Celle-ci trahi par un sang que le vin avoit exalté, étoit néanmoins fort éloignée de tout libertinage.

De mon côté j'étois loin de songer à des projets de séduction le sexe et l'âge étoient nos séducteurs. Les douces impulsions de la nature répandoient sur notre commerce un charme inexprimable nous avions de la peine à nous quitter. Le soleil couchant nous eût enfin séparé, mais j'avois commandé des rafraîchissements, chez un limonadier voisin leur apparition fit plaisir parce qu'elle étoit un prétexte de rester réunis. Tout alloit bien jusque là. Nous étions à peine à table que nous vîmes arriver le Christophe Sparadoz. L'entrée d'un chevalier français dans le harem du grand seigneur n'y produisoit [sic] pas une sensation plus fâcheuse, que je ne l'éprouvai en voyant Don Christophe. Madame Santarez et ses filles n'étoient véritablement pas mes épouses et ne composoient [pas] mon sérail, mais mon cœur en avoit pris une sorte de possession, et l'infraction de mes droits me causoit une mortelle douleur.

Don Christophe n'y fit aucune attention non plus qu'à ma personne. Il salua les dames ; conduisit Madame Santarez au bout de la terrasse eût avec elle une longue conversation et puis vint se mettre à table sans que personne l'y invita. Il mangeoit, buvoit et ne disoit mot. Mais la conversation étant tombée sur les combats des taureaux, il poussa son assiette donna un coup de poing sur la table et dit : « Ah ! par S<sup>t</sup> Christophe mon patron pourquoi faut-il que je sois commis dans les bureaux du Ministre. J'aimerois mieux être le dernier Torero de Madrid que présider de toutes les Cortes de la Castille. » En même temps il tendit le bras comme pour percer un taureau et nous fit admirer l'épaisseur de ses muscles. Ensuite pour montrer sa force il plaça les trois dames dans un fauteuil, passa sa main sous le fauteuil, et le porta par toute la chambre. Don Christophe trouvoit tant de plaisir à ses jeux, qu'il les prolongea le plus qu'il put. Ensuite il prit sa cape et son épée pour s'en aller. Jusque là il n'avoit fait aucune attention à moi, mais alors m'adressant la parole il dit : « Mon ami le gentilhomme ! Depuis la mort du Cordonier Maragnon qui est ce qui fait les meilleurs souliers ? » Ce propos aux dames qu'une absurdité [sic] telle que Don Christophe en proferoit assez souvent. Quand à moi j'en fus très irrité. J'allai chercher mon épée et je courus après Don Christophe. Je l'atteignis au bout d'une rue de traverser [sic]. Je me mis devant lui et tirant mon épée je lui dis : « Insolent tu vas me payer tant de lâches affronts. » Don Christophe mit la main sur la garde de son épée, mais ayant aperçu à terre un bout de bâton, il le ramassa et donna un coup sec sur la lame de mon épée et la fit sauter de ma main. Ensuite il s'approcha de moi, me prit par le chignon, me porta jusqu'au ruisseau et m'y jeta comme il avoit fait la veille mais si rudement que j'en fis [sic] étourdi.

On me donna la main pour me relever. Je reconnus le gentilhomme qui avoit fait enlever le corps de mon père et m'avoit donné mille pistoles. Je me jetai à ses pieds. Il me releva avec bonté et me dit de le suivre. Nous marchâmes en silence et arrivâmes au pont de Mancañarez où nous trouvâmes deux chevaux noirs. Nous galopâmes une demi-heure le long du rivage et nous arrivâmes à une maison solitaire, dont les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes, ainsi que les portes des chambres. Celle où nous entrâmes étoit tapissée de serge brune, ornée de flambeaux d'argent et d'une brazier de même métal.

Nous nous assimes auprès dans deux fauteuils et l'inconnu me dit : “ Seigneur Hervas ! voila comme va le monde, dont l'ordre tant admiré ne brille pas par la justice distributive. Les uns ont reçu de la nature une force de huit cent livres d'autres de soixante. Il est vrai qu'on a inventé la trahison qui remet un peu le niveau. ” En même tems l'inconnu ouvrit un tiroir en tira un poignard et me dit : “ Voyez cet instrument le bout contourné en olive est terminé par une pointe plus afilée qu'un cheveu. Mettez le à votre ceinture. Adieu mon Cavalier, souvenez vous toujours de votre bon ami Don Belial de Gehenna. Quand vous aurez besoin de moi, venez après minuit au pont de Mancaarez, frappez trois fois dans vos mains et vous verrez arriver les chevaux noirs. Apropos j'oubliais l'essentiel, voici une seconde bourse, ne vous en faites pas faute. ” Je remerciai le généreux Don Belial, je rémontai sur le cheval noir, un nègre monta sur l'autre, nous arrivames au pont où il falut descendre et je gagnai mon logis.

Rentré chez moi, je me couchai et m'endormis, mais j'eus des songes penibles. J'avois mis le poignard sous mon chevet. Il me parut qu'il sortoit de sa place et m'entroit dans le cœur. Je voyois aussi Don Christophe qui m'enlevait les trois dames de la maison.

Mon humeur le matin étoit sombre la présence des jeunes filles ne me calma point. Les efforts qu'il [*sic*] firent pour m'égayer produisirent un effet différent et mes caresses eurent moins d'innocence. Quand j'étois seul j'avois mon poignard à la main, et j'en menaçois Don Christophe que je croyois voir devant moi.

Ce redoutable personnage parut encore dans la soirée et ne fit pas à ma personne la plus legère attention, mais il fut pressant avec les femmes. Il les lutina les unes après les autres, les facha et puis le[s] fit rire. Sa balourdise finit par plaire plus que ma gentillesse.

J'avois fait apporter un souper plus élégant que copieux. Don Cristophe le mangea presque entier Ensuite il prit sa cape pour s'en aller. Avant de partir il se tourna brusquement de mon coté et me dit : “ Mon gentilhomme qu'est ce que ce poignard que je vois à vôtre ceinture, vous feriez mieux d'y mettre une alene de cordonier. ” Ensuite il partit d'un grand éclat de rire et nous quitta. Je le suivis et l'atteignant au detour d'une rue, je passai à sa gauche et lui donnai un coup de poignard de toute la force de mon bras. Mais je me sentis repoussé avec autant de force que j'en avois mis à frapper. Et Don Christophe se rétournant avec beaucoup de sang froid me dit : “ Faquin ! ne sais tu pas que je porte une cuirasse ” Ensuite il me prit par le chignon et me jetta dans le ruisseau Mais pour cette fois je fûs charmé d'y être et qu'on m'eut epargné un assassinat. Je me rélevai avec une sorte de contentement. Ce sentiment m'accompagna jusqu'à mon lit et ma nuit fut plus tranquille que la précédente.

Les matin les dames me trouverent plus calme que je n'avois été la veille, et m'en firent compliment. Mais je n'osai passer la soirée avec elle. Je craignois l'homme que j'avois voulu assassiner et de n'oser le régarder en fâce. Je passai la soirée à promener dans les rues enrageant de bon cœur, lorsque je songeois au loup qui s'étoit introduit dans mon bercail.

A minuit j'allai au pont. Je frappais dans mes mains. Les chevaux noirs parurent je montais sur celui qui m'étoit destiné et suivis mon guide jusqu'à la maison de Don Belial. Les portes s'ouvrirent d'elles mêmes, mon protecteur vint à mon [*sic*] rencontre et me conduisit à la brazière où nous avions été la veille. “ Eh bien /:me dit-il d'un ton un peu moque[u]r:/ Eh bien mon Cavalier l'assassinat n'a pas réussi. C'est égal on vous tiendra compte de l'intention au surplus nous avons songé à vous débarasser d'un rival aussi facheux. On a dénoncé les indiscretions dont il se rendoit coupable et il est aujourd'hui dans la même prison que le père de Madame Santarez. Il ne tiendra donc qu'à vous de mettre votre bonne fortune à profit un peu mieux que vous ne l'avez fait jusqu'a present. Agréez le cadeau de cette bombonière. Elle contient des pastilles d'une composition excellente, offres les à vôtres dames et mangez en vous même. ”

Je pris la bombonière qui répandoit un parfum agréable, et puis je dis à Don Belial : “ Je ne sais pas trop ce que vous appelez *mettre ma bonne fortune à profit*. Je serois un monstre si je pouvois abuser de la confiance d'une mère et de l'innocence de ses filles, je ne suis point aussi pervers que vous paressez le supposer.

— Je ne vous suppose /:dit Don Belial:/ ni plus ni moins méchant que ne les sont tous les enfants

d'Adame. Ils ont des scrupules avant de commettre le crime et des remords après, par là ils se flattent de tenir encore un peu à la vertu, mais ils pourroient s'épargner ces sentiments facheux s'ils vouloient examiner ce que c'est que la vertu. Qualité idéal dont ils admettent l'existence sans examen et cela même doit la même [sic] ranger au nombre de préjugés, qui sont des opinions admises sans jugement préalable.

— Seigneur Don Bélial /:répondis-je:/ mon père avoit mit entre mes mains [son] Soixante sixieme volume qui traitoit de la morale. Le préjugé selon lui n'étoit pas une opinion admise sans jugement préalable, mais une opinion déjà jugée avant que nous fussions au monde et transmis comme par héritage ; les habitudes de l'enfance jettent dans notre âme cette première semence, l'exemple de la [sic] développe, la connoissance de loix la fortifié. En vous y conformant nous sommes d'honnêtes gens, en faisant plus que les loix n'ordonnent nous sommes des hommes vertueux.

— Cette définition /:dit Don Belial:/ n'est pas mauvaise et fait honneur à votre père. Il écrivoit bien et pensoit encore mieux, peut-etre finirez vous comme lui, mais revenons à votre définition. Je conviens avec vous que les préjugés sont des opinions déjà jugées, mais ce n'est pas une raison pour ne pas les juger encore lorsque le jugement est formé. Un esprit curieux d'aprofondir les choses soumettra les préjugés à l'examen et il examinera si les loix sont également obligatoires pour tout le monde. En effet vous observerez que l'ordre légal semble avoir été imaginé pour le seul avantage de ces caracteres froids et paresseux qui attendent leurs plaisirs de l'hymen, et leur bien-etre de l'économie et du travail. Mais les beaux génies, les caracteres ardents avides d'or et de jouissances qui voudroient dévorer leurs années. Qu'est ce que l'ordre social a fait pour eux. Ils passeroient leur vie dans les cachôts, et la termineroient dans les suplices. Heureusement les institutions humaines ne sont pas réellement ce qu'elles paroissent. Les loix sont des barieres. Elles suffisent pour détourner les passants. Mais ceux qui ont bien encore [sic] de le franchir passent par dessus ou par dessous. Ce sujet me menqueroit [sic] trop loin. Il se fait tard. Adieu mon Cavalier faites usage de ma bombonière et comptez toujours sur ma protection. ”

Je pris congé du Seigneur Belial et retournai chez moi. On m'ouvrit la porte, je gagnai mon lit et tachai de m'endormir. La bombonière étoit sur ma table de nuit. Elle répendoit un parfum délicieux. Je ne pus resister à la tentation. Je mangeai deux pastilles et j'eus ce qu'on appelle une nuit inquiète c'est-à-dire agitée par des songes.

Mes jeunes amies vinrent à l'heure acoutumée. Elles me trouverent dans le regard quelque chose d'extraordinaire. Véritablement je les voyois avec d'autres yeux. Tous leurs mouvements me sembloient des agaceries faites à dessein de me plaire. Je prêtois le même sens à leurs discours le plus indifferents. Tout en elles attiroit mon attention et me faisoit imaginer des choses aux quelles je n'avois pas songé auparavant.

Zorilla trouva ma bombonière. Elle mangea deux pastilles et en offrit à sa sœur. Bientôt ce que j'avois cru voir, acquit quelque réalité. Les deux sœurs furent dominées par un sentiment intérieur et s'y livroient sans le connoître. Elles mêmes en furent effrayées, et me quitterent avec un reste de timidité qui avoit quelque chose de farouche

Leur mère entra. Depuis que je l'avois sauvé de ses créanciers, elle avoit prise avec moi de manières affectueuses. Ses caresses me calmerent pour quelques instants. Mais bientôt je la vis des mêmes yeux que ses filles. Elle s'aperçut de ce qui se passoit en moi et en éprouva de la confusion. Ses regards en évitant les miens tomberent sur la bombonière fatal. Elle y prit quelques pastilles et s'en alla. Bientôt elle revint me caressa encore, m'appella son fils et me serra dans ses bras. Elle me quitta avec un sentiment de peine et d'effort sur elle-même. Le trouble de mes sens alla jusqu'à l'emportement, je sentois le feu circuler dans mes veines. Je voyois à peine les objets environants. Un nuage couvroit ma vue.

Je pris le chemin de la terrasse. La porte des jeunes filles étoit entre ouverte, je ne pus me deffendre d'entrer. Le désordre de leurs sens étoit plus excessif que le mien. Il m'effraya. Je voulus m'aracher de leur bras. Je n'en eus pas la force. Leur mère entra le reproche expira sur sa bouche. Bientôt elle perdit le droit de nous en faire.

“ Pardonnez Seigneur Cabronez /:ajouta le pellerin:/ pardonnez si je vous parle des choses, dont le

récit même est un péché mortel. Mais ce récit étoit nécessaire à votre salut. J'ai entrepris de vous arracher à la perdition et j'espère y réussir. Ne manquez pas de vous trouver ici demain à la même heure. ” Cabronéz retourna chez lui et pendant la nuit il fut encore inquieté par l'ombre de Penna Flor.

### *Trente sixième journée.*

On se rassembla à l'heure acoutumée, et le vieux Chef cédant à l'impatience de son auditoire se hâta de reprendre la suite de son récit, ou plustôt de celui que Busqueros fesoit au chevalier de Toledé. Il lui racontoit que Cabronez s'étant trouvé au rendez vous que [le] pellerin lui avoit donné. Celui-ci réprit en ces termes le fil de sa narration :

#### *Suite de l'histoire du Pellerin réprouvé*

Ma bombonière étoit vuide, mes pastilles épuisées. Mais nos regards et nos soupirs sembloient encore vouloir ranimer nos flammes éteintes. Nos pensées se nourrissoient de souvenirs criminels, et nos lang[u]eurs avoient leurs coupables délices. C'est le propre du crime d'étouffer les sentiments de la nature. Madame de Santarez livrée à des discours [*sic*] éfrenés oubloit que son père languissoit dans un cachot, et que peut être son arêt de mort étoit prononcé. Si elle n'y pensoit guere, moi j'y pensois encore moins. Mais j'y fus rappelé de la manière que je vais raconter.

Un soir je vis entrer chez moi un homme soigneusement enveloppe dans son manteau. Ce qui me causa quelque frayeur et je ne fus pas trop rassuré lorsque je vis que pour mieux se déguiser il avoit même pris un masque. Le mystereux personnage me fit signe de m'asseoir, s'assit lui même et me dit " Seigneur Hervas vous me paraissez lié avec Madame Santarez. Je veux m'ouvrir à vous sur ce qui la concerne. L'affaire étant serieuse il me seroit pénible d'en traiter avec une femme. Madame Santarez avoit donnée sa confiance, à un étourdi, nommé Christophe Sparadoz. Il est aujourd'hui dans la même prison ou se trouve le Sieur Goranez père de la dite dame. Ce fou là croyoit avoir le secret de certains hommes puissants, mais ce secret c'est moi qui en suis le dépositaire, et ce [*sic*] voici en peu de mots. D'aujourd'hui en huit jours, une demi heure à près le soleil couché je passerai devant cette porte, et je dirai trois foix le nom du détenu Goranez, Goranez, Goranez, à la troisième foix vous me remettrez un sac de trois mille pistoles. Monsieur Goranez n'est plus à Segovie, mais dans une prison de Madrid. Son sort sera décidé avant le milieu de la même nuit. Voila ce que j'avois à dire, ma commission est finie. " En même tems l'homme masqué se leva et partit.

Je savois ou je croyois savoir que Madame Santarez n'avoit aucun moyen pécuniaire. Je me proposai donc d'avoir recours à don-Belial. Je me contentai de dire à ma charmante hotesse que Don Christophe ne venoit plus chez elle parce qu'il étoit devenu suspect à ses supérieurs, mais que j'avois moi même des intelligences avec les bureaux, et que j'avois tout lieu d'esperer un entier succès. L'espoir de sauver son père remplit Madame Santarez de la joye la plus vive. Elle ajouta la reconnaissance à tous les sentiments que je lui inspirois déjà. L'abandon de sa personne lui parut moins criminel. Un bienfait aussi grand paroisoit devoir l'absoudre. Des delices nouvelles occuperent encore tous nos moments. Je m'en arrachai une nuit pour voir Don Béalial. " Je vous attendois /:me dit-il:/ je savois bien que vos scrupules ne dureroient guere et vos rémords encore moins. Tous le[s] fils d'Adam sont fait de la meme pate. Mais je ne m'attendois pas que vous fussiez sitôt las de plaisirs tels que ne les ont jamais goûté les rois de ce petit globe qui n'avoient pas ma bombonière.

— Helas Seigneur Béalial /:lui repondis-je:/ une partie de ce que vous dites, n'est que trop véritable, mais il ne l'est point que mon état me lasse. Je crains au contraire que s'il venoit à finir [la vie] n'eut plus de charmes pour moi.

— Cependant /:me dit Don Belial:/ vous etes venu me demander trois mille pistoles pour sauver le Sieur Goranez et dès que celui ci sera justifie il prendra chez lui sa fille et ses petites filles. Il a déjà disposé de leur main en faveur de deux commis de son bureau. Vous verez dans les bras de ces heureux époux deux objèts charmants, qui vous avoient sacrifié leur innocence et qui pour prix d'une belle [*sic*] offrande ne demandoient qu'une part aux plaisir, dont vous étiez le centre. Plutôt inspirées par l'emulation que par la jalousie chacune d'elles étoit heureuse du bonheur qu'elle vous avoit donné, et jouissoit sans envie de celui que vous deviez à l'autre. Leur mère plus savante et non moins

passionée pouvoit grâce à ma bombonière voir sans humeur le bonheur des ses filles. Après de tels moments que ferez vous le reste de vôtre vie ? Irez vous rechercher les légitimes plaisir de l'hymen, ou soupirer le sentiment près d'une coquette qui ne pourra même vous promettre l'ombre des voluptés qu'aucun mortel avant vous n'avoit connu ? ”

Ensuite Don Belial changeant de ton me dit “ Mais non j'ai tort le père de Madame Santarez est reellement innocent. Et il est en votre pouvoir de le sauver. Le plaisir de faire une bonne action doit l'emporter sur tous les autres.

— Monsieur /:lui répondis-je:/, vous parlez bien froidement des bonnes actions, et bien chaudement des plaisirs qui àprès tout sont ceux du péché. On diroit que vous voulez mon eternelle perdition. Je suis tenté de croire que vous êtes... ”

Don Belial ne me laissa point achever “ Je suis /:me dit-il:/ l'un des principaux membres d'une association puissante, dont le but est de rendre les hommes heureux en les guérissant de vains préjugés qu'ils sucent avec le lait de leur nourrice, et qui les genent ensuite dans tous les désirs ; nous avons publié de très bons livres, où nous prouvons admirablement, que l'amour de soi est le principe de toutes les actions humaines, et que la douce pitié, la pitié filial, l'amour brulant et tendre, la clemence dans les rois sont autant de raffinements de l'egoïsme. Or si l'amour de soi même est le mobile de toutes nos actions. L'accomplissement de nos propres désirs en doit être le but naturel. Les législateurs l'ont bien senti. Ils ont écrit les loix de manière à ce qu'elle pussent être éludées et les intéressés n'y manquent guerre.

— Eh quoi /:lui dis-je:/ Seigneur Belial ne régardez vous pas le juste et l'injuste comme des qualités réelles ?

— Ce sont /:me répondit-il:/ des qualites relatives. Je vous le ferai comprendre avec le secours d'un apolloque.

Des insectes très petits rempoient sur le sommet de hautes herbes, l'un d'eux dit aux autres : “ Voyez ce Tigre couché près de nous. C'est le plus doux des animaux. Jamais il ne nous fait de mal. Le mouton au contraire est un animal féroce, s'il en venoit un, il nous dévoreroit avec l'herbe qui nous sert d'asyle. Mais le Tigre est juste en vengeroit [*sic*]. ”

Vous pouvez en conclure Seigneur Hervas que toutes les idées du juste est de l'injuste, du bien et du mal, sont relatives, et nullement absolues ou générales. Je conviens avec vous qu'il y a une sorte de satisfaction niaise attachée à ce qu'on appelle les bonnes actions. Vous en trouverez surement à sauver le bon Monsieur Goranez qui est accusé injustement. Vous ne devez pas hésiter à le faire si vous êtes las de vivre avec sa famille. Faites vos réflexions, vous en avez le tems. L'argent doit être remis samedi une demi heure après le couché du soleil Soyez ici dans la nuit de vendredi au samedi. Les trois milles pistoles seront prêtes à minuit précis. Adieu agréez encore cette bombonière. ”

Je réournai chez moi, et chemin faisant je mangeai quelques pastilles. Madame Santarez et ses filles m'attendoient et ne s'étoient pas couchées. Je voulus parler du prisonnier, on ne m'en donna pas le tems... Mais pourquoi révelerois-je tant de forfaits honteux. Il vous suffira de savoir qu'abandonnés à des désirs sans frein. Il n'étoit plus en notre pouvoir de mesurer le tems et de compter les jours. Le prisonnier fut entièrement oublié.

La journée du samedi alloit finir. Le soleil couché derier les nuages, me parût jeter dans le ciel, des reflets couleurs de sang, des éclaires soudains me faisoient tressalir. Je cherchois à me rappeler ma dernière conversation avec Don Belial. Tout à coup, j'entens une voix creuse et sepulcrale repeter trois fois : “ Goranez, Goranez, Goranez ”.

“ Juste ciel /:s'écria M<sup>e</sup> Santarez:/ Est ce un esprit du ciel ou de l'enfer. Il m'avertit que mon père n'est plus. ” J'avois perdu connoissance lorsque je l'eus retrouvé je pris le chemin du Mansanarez pour faire une dernière tentative auprès de Don Belial. Des Alguasils m'arretèrent et me conduisirent dans un quartier que je ne connoissois pas du tout, et dans une maison que je ne connoissois pas davantage, mais que je vis bientôt être pour une prison. On me mit des fers et l'on me fit entrer dans un obscur caveau

J'entendis près de moi un bruit de chaines. “ Est [*sic*] le jeune Hervas ? /:me demanda le compagnon de mon infortuné:/

— Oui /:lui répondis-je:/ Je suis Hervas et je reconnois au son de ta voix que tu est Christophe Sparados. As tu des nouvelles de Goranez ? Etoit-il innocent ?

— Il étoit innocent /:dit Don Cristophe:/ mais son accusateur avoit ourdi sa trame avec un art qui mettoit dans sa main sa perte ou son salut. Il lui demandoit trois mille pistoles. Goranez n'a pu se les procurer, et vient de s'étrangler en prison. On m'a donné aussi le choix de m'étrangler, ou de passer le reste de mes jours au chateau de Laroche sur la côte d'Affrique. J'ai choisi le dernier parti et je me propose de m'échapper dès que je le pourrai et de me faire Mahométan. Quant à toi mon ami tu vas avoir la question extraordinaire pour te faire avouer des choses dont tu n'as aucune idée. Mais la liaison avec Madame Santarez fait supposer, que tu es instruit et complice de son père. ”

Qu'on se représente un homme dont le corps et l'ame étoient également amolis dans le[s] voluptés, et cet homme menacé des horreurs d'un suplice cruellement prolongé. Je crus déjà ressentir les douleurs de la torture. Mes cheveux se dressent sur ma tête. Le frisson de la terreur pénétra mes membres ils n'obeirent plus à ma volonté, mais au[x] mouvement[s] soudains d'impulsions convulsives.

Un géolier entra dans la prison et vint chercher Sparadoz, celui ci en s'en allant me jeta un poignard, je n'eus pas la force de le saisir encor moins aurois-je cru [*sic*] celle de me poignarder. Mon désespoir étoit de telle nature que la mort elle même ne pouvoit me rassurer.

“ Oh ! Belial /:m'ecriai-je:/ Belial je sais bien qui tu es, et pourtant je t'invoque.

— Me voici /:s'écria l'esprit immonde:/ Prends ce poignard, fais couler ton sang, et signes le papier que je te présente

— Ah ! bon ange /:m'ecriai-je alors:/ m'avez vous tout a fait abandonné ?

— Tu l'invoque trop tard /:s'écria Satan, grinçant les dents et vomissant la flâme:/ ” En même tems il imprima sa grife sur mon front. J'y sentis une douleur cuisante et je m'évanouis ou plutôt je me croyois évanoui, mais j'étois réellement en extase. Une lumière soudaine éclaira la prison. Un Cherubin aux ailes brillantes me presenta un miroir et me dit “ Vois sur ton front le Thau renversé. C'est le signe de la réprobation. Tu le veras à d'autres pécheurs tu en ramenera douze dans la voye du salut et tu y rentreras toi même, prends cet habit de pellerin et suis moi. ”

Je me reveillai ou je crûs me réveiller, et réellement je n'étois plus dans la prison, mais sur le grand chemin qui va en Gallice. J'étois vêtu en Pellerin.

Bientôt après une troupe de Pellerins vint à passer. Ils alloient à Saint Jaques de Compostelle. Je me joignis à eux et je fis le tour de tous les lieux saints de saints [*sic*] de l'Espagne. Je voulois passer en Italie et visiter Lorete. J'étois dans les Asturies, je pris ma route par Madrid et je cherchai la maison de Madame Santarez, je ne pus la retrouver, bien que je ne reconnusse toutes celles du voisinage. Ces fascinations me prouvent que j'étois encore sous la puissance de Satan. Je n'osai pousser plus loin mes recherches.

Je visitai quelques églises, puis j'allai au bon-retiro. Ce jardin étoit absolument désert. Je n'y vis qu'un seul homme, assis dans un banc. La grande croix de Malte brodée sur son manteau me prouva qu'il étoit un des principaux membres de l'Ordre, il paroissoit reveur, et même comme immobile à force d'être plongé dans sa rêverie.

En l'approchant de plus près il me parut voir sous ses pieds un abime dans le quel sa figure se peignoit renversée comme il arrive à ceux qu'on voit près de l'eau. Mais ici l'abime paroissoit rempli de feu.

Lorsque j'approchai davantage l'illusion optique n'eût plus lieu, mais en observant cet homme je vis qu'il avoit au front le Thau renversé, signe de reprobation que le Chérubin m'avoit fait voir dans le miroir sur mon probre [*sic*] front.

*Trente et septième Journée.*

*Suite de l'histoire de Hervas Pellerin réprouvé.*

Il me fut aisé de comprendre que je voyois un des douzes pécheurs qui dévoient être par moi ramenés dans la voye du Salut. Je cherchai à gagner la confiance de celui-ci. Je l'obtins lorsqu'il fut convaincu, que mon motif n'étoit point une vaine curiosité. Il étoit nécessaire qu'il me fit son histoire. Je la lui demandai et il la commencai en ces termes :

*Histoire du Commandeur de Toralva.*

Je suis entré dans l'ordre de Malte avant d'être sorti de l'enfance, ayant été reçu comme l'on dit : *de pagérie*. Les protections que j'avois en cour m'obtinent l'avantage de tenir galère à vingt cinq ans et le grand maître étant l'année suivante entré en *donnaison* me conféra la meilleure commanderie de la langue d'Arragon. Je pouvois donc et je puis encore prétendre aux premières dignités de l'ordre. Mais comme on n'y pa[r]vient que dans un âge avancé et qu'en attendant, je n'avois absolument rien à faire. Je suivis l'exemple de nos premiers baillifs, qui peut être eussent dû m'en donner un meilleur, en un mot je m'occupai à faire l'amour. Ce que je regardois alors comme un péché des plus veniels, et plut au Ciel que je n'en eusse point commis de plus grave. Celui que j'ai à me reprocher est un emportement coupable, qui m'a fait braver ce que nôtre religion a de plus sacré. Je n'y pense qu'avec effroy mais n'enticipons point.

Vous saurez donc que nous avons à Malte quelques familles nobles de l'isle qui n'entrent point dans l'ordre et n'ont aucune rélation avec les chevaliers de quelque rang que ce soit. Ne reconnoissant que le grand maître qui est leur souverain et le chapitre qui est son conseil.

Après cette classe il en vient une mitoyenne qui exerce les employes et recherche la protection des chevaliers. Les dames de cette classe se donnent à elles mêmes et sont désignées par le titre : *d'honorates* qui en Italien veut dire honorées, et surement elles le meritent par la decence qu'elles mettent dans leur conduite et s'il faut tout vous dire, par le mystère, qu'elle mettent dans leurs amours.

Une longue experience a prouvé aux dames honorates que, le mystère étoit incompatible avec le caractère des chevaliers françois ou du moins qu'il étoit infiniment rare, de leur voir reunir la discretion à toutes les belles qualités qui les distinguent Il en est résulté que les jeunes gens de cette nation acoutumés en tout pays à de brillants succès près du séxe, doivent à Malte se borner à des prostituées. Les chevaliers Allemands. D'ailleurs peu nombreux sont ceux qui plaisent le mieux aux honorates, et je crois qu'ils le doivent à leur teint blanc et rosé. Après eux ce sont les Espagnols et je crois que nous le devons à notre caractère, qui passe avec raison pour être honnête et sûr.

Les Chevaliers François, mais sur tout les caravanistes se vengent des honorates en les raillant de toutes manières, sur tout en dévoilant leurs intrigues secrets. Mais comme ils font bande à part et qu'ils négligent d'apprendre l'Italien qui est la langue du pays. Tout ce qu'ils disent ne fait pas grande sensation.

Nous vivions donc en paix ainsi que nos honorates, lorsqu'un vaisseau de France, nous ammena le Commandeur de Foulequère de l'ancienne maison de[s] sénechaux de Poitou, issus des Comtes d'Angoulême. Il avoit été d'autre foix à Malte et toujours il avoit eû des affaires d'honneur. Aprésent il venoit solliciter le généralat des galères. Il avoit passé trente cinq ans, en consequence on s'attendoit à le trouver plus rassis. En effet le commendeur n'étoit pas quereleur et tapageur comme il l'avoit été. Mais il étoit hautin impérieux, et même factieux, prétendant à plus de considération que le grand maître lui même.

Le Commandeur ouvrit sa maison. Les chevaliers françois s'y rendoient en foule. Nous y alions peu, et nous finimes par n'y pas aller du tout, parceque nous y trouvions la conversation établie sur des sujets qui nous étoient désagréables. Entre autres sur les *honorates* que nous aimions et respections.

Lorsque le Commandeur sortoit on le voyoit entouré de jeunes Caravanistes. Souvent il les menoit dans la rue étroite. Leur montrait les endroits où il s'étoit batû, et leur racontoit toutes les circonstances de ses duels.

Il est bon de vous dire que selon nos usages, le duel est defendu à Malte excepté dans la rue *étroite* qui est une ruelle où nulle fenêtre ne donne. Elle n'a qu'autant de largeur qu'il en faut pour que deux hommes puissent se mettre en garde et croiser leurs fers. Ils ne peuvent reculer. Les adversaires se mettent en large de la rue. Cet usage a été autre fois introduit pour empecher les assassinats, car l'homme qui croit avoir un ennemi ne passe pas par la rue étroite, et si l'assassinat étoit commis ailleurs, on ne pourroit plus le faire passer pour une rencontre. D'ailleurs il y a peine de mort pour qui viendrait, dans la rue étroite avec un poignard. Le duel est donc non seulement toléré à Malte, mais même permis. Cependant cette permission est pour ainsi dire tacite. Et loin d'en abuser on en parle avec une sorte de honte, comme d'un attentat contraire à la charité chretienne et mal seant dans le chef lieu d'un ordre Monastique.

Les promenades du Commandeur dans la rue *étroite* étoient tout à fait déplacées. Elles eurent le mauvais effet de rendre les Caravanistes françois très quereleurs, et d'eux mêmes ils y étoient assez portés.

Ce mauvais ton alla en augmentant. Les chevaliers Espagnols augmenterent aussi des réserves. Enfin ils se rassemblèrent chez moi, et me demenderent ce qu'il y avoit à faire pour arreter une pétulance qui devenoit tout à fait intolérable. Je remerciai mes compatriotes de l'honneur qu'ils me faisoient en m'accordant leur confiance. Je leur promis d'en parler au commandeur, lui représentant la conduite des jeunes gens françois, comme une sorte d'abus dont lui seul pouvoit arreter les progrès par la grande consideration et le respect qu'on avoit pour lui dans les trois langues de sa nation. Je me promettois de mettre dans cette explication tous les égards dont elle étoit susceptible, mais je n'esperois pas qu'elle put finir sans un duel, cependant comme le sujet de ce Combat singulier me fesoit honneur, je n'étois pas trop taché [*sic*] de l'avoir. Enfin je crois que je me laissai aller à une sorte d'Antipathi que j'avois pour le Commandeur.

Nous étions alors dans la semaine sainte, et il fut convenu que mon entrevue avec le Commandeur n'auroit lieu que dans une quinzaine de jours. Je crois qu'il eût connoissance de ce qui s'étoit passé chez moi, et qu'il vouloit me prevenir en me faisant une querelle.

Nous arrivames au Vendredi saint, vous savez que selon l'usage Espagnol, si l'on s'intéresse à une femme, on la suit ce jour là d'église en église pour lui presenter l'eau bénite. On le fait un peu par jalousie, crainte qu'un autre ne la présente et ne prenne cette occasion de lier connoissance. Cet usage Espagnol s'étoit introduit à Malte. Je suivois donc une jeune *honoree* à qui j'étois attaché depuis plusieurs années. Mais de la première Eglise où elle entra, le Commandeur l'aborda avant moi, se place entre nous, me tournant le dos, et se reculant quelque fois pour me marcher sur les pieds ce qui fut remarqué.

Au sortir de l'église j'abordois mon homme d'un air indifferent et comme pour lui parler des nouvelles. Je lui demandai ensuite dans quelle église il comptoit aller ? il me la nomma. Je m'offris de lui montrer un chemin plus court. Je le menai sans qu'il s'en aperçut dans la rue étroite. Lorsque nous y fumes je tirai l'épée, bien sur d'ailleurs, que personne ne nous troubleroit en un jour comme celui la, où tout le monde est aux Eglises.

Le Commandeur tira aussi son épée, mais il en baissa la pointe " Eh quoi /:me dit il:/ un Vendredi saint " Je ne voulus rien attendre.

" Ecoutez /:me dit-il:/ il y a plus de six ans que je n'ai fait mes dévotions, je suis épouvanté de l'état de ma conscience. Dans trois jours... "

Je suis d'un naturel paisible et vous savez que les gens de ce caractère une fois irrités n'entendent plus raison. Je forçai le commandeur à se mettre en garde, mais je ne sais quelle terreur se peignoit dans ses traits. Il se mit contre le mur, comme si prévoyant qu'il seroit renversé il cherchait déjà un appui. En effet dès le premier coup, j'alongeai mon épée et la lui passai au travers du corps. Il baissa sa pointe s'appuya contre la muraille et dit d'une voix mourante. " Je vous pardonne, puisse le Ciel vous pardonner. Portés mon épée à Tete-Foulque, et faites dire cent messes dans la Chapelle du chateau. " Il

expira. Je ne fis pas dans le moment une grande attention à ses dernières paroles et si je les ai retenues, c'est que je les ai entendues repetter depuis. Je fis ma déclaration dans la forme usitée. Je puis dire que devant les hommes, mon duel ne me fit aucune tort. Foulquère étoit détesté, et l'on trouva qu'il avoit mérité son sort. Mais il me parut que devant Dieu mon action étoit très coupable. Surtout à cause de l'omission des sacrements et ma conscience me faisoit de cruels reproches. Ceci dura huit jours.

Dans la nuit du Vendredi au Samedi, je fus réveillé en sursaut et regardant autour de moi, il me parut que je n'étois pas dans ma chambre mais au milieu de la rue *étroite* et couché sur le pavé. Je m'étonnois d'y être lorsque je vis distinctivement le Commandeur appuyé contre le mur. Le spectre eût l'air de faire un effort pour parler et me dit : " Portez mon épée à Tête-Foulque et faites dire cent messes dans la chapelle du château. " A peine eu-je entendu ces paroles que je tombai dans un sommeil léthargique. Le lendemain je m'éveillai dans ma chambre, et mon lit, mais j'avois parfaitement conservé le souvenir de ma vision.

La nuit d'après je fis coucher un valet dans ma chambre, et je ne vis rien, non plus que les nuits suivantes. Mais dans la nuit du vendredi au Samedi j'eus encore la même vision avec la différence que je vis mon valet couché sur le pavé à quelques pas de moi. Le spectre du Commandeur m'apparut et me dit les mêmes choses. La même vision se répéta en suit tous les vendredis. Mon valet alors révoit qu'il étoit couché dans la rue *étroite* mais d'ailleurs il ne voyoit ni n'entendoit le Commandeur.

Je ne savois d'abord ce que c'étoit que *Tête Foulque* où le Commandeur vouloit que je portasse son épée. Des chevaliers Poitevins m'apprirent que c'étoit un château situé à trois lieues de Poitiers, au milieu d'un[e] forêt, qu'on en racontoit dans les pays bien des choses extraordinaires et qu'on y voyoit aussi bien des objets curieux, tels que l'Armure de Foulque, Taillefer, et les armes des chevaliers qu'il avoit tués. Et que c'étoit même un usage dans la maison des Foulquères d'y déposer les armes qui leur avoient servi soit à la guerre soit dans les combats singuliers. Tout ce ci m'intéressoit, mais il falloit songer à ma conscience.

J'allai à Rome et me confessai au grand pénitencier. Je ne lui cachai pas ma vision dont j'étois toujours obsédé. Il ne me refusa pas l'absolution, mais il la donna conditionnelle après ma pénitence faite, les cent messes au chapelle de Tête Foulque en faisoient partie. Mais le ciel accepta l'offrande et dès le moment de la confession je cessai d'être obsédé par le spectre du Commandeur. J'avois apporté de Malte son épée et je pris aussitôt que je le pus le chemin de la France.

Arrivé au Poitiers je trouvai qu'on y étoit informé de la mort du Commandeur et qu'il n'y étoit pas plus regreté qu'à Malte. Je laissai mon équipage en ville, je pris un habit de pèlerin et un guide. Il étoit convenable d'aller à pied, mais aussi bien le chemin de Tête Foulque n'étoit pas praticable pour les voitures.

Nous trouvâmes la porte du Donjon fermé nous sonnâmes longtemps au beffroi enfin le chatelain parut. Il étoit le seul habitant de Tête Foulque avec un hermite qui desservoit la chapelle, et que nous trouvâmes faisant sa prière. Lorsqu'il eût fini, je lui dis que j'étois venu lui demander cent messes. En même temps je déposai mon offrande sur l'autel. Je voulus y laisser aussi l'épée du Commandeur, mais le chatelain me dit qu'il falloit la mettre dans l'Armerie ou sale des armes, avec toutes les épées des Foulquères tués en duel et de ceux qu'ils avoient tués ; que tel étoit l'usage consacré. Je suivis le Chatelain dans l'Armerie où je trouvai en effet des épées de toutes tailles ainsi que des portraits à commencer par le portrait de Foulque Taillefer Comte d'Angoulême en<sup>7</sup> le quel fit bâtir Tête Foulque pour un sien fils manzier /:c'est à dire batard:/ le quel fut Sénéchal de Poitou et so[u]che des Foulquères de tête Foulque.

Les portraits du Sénéchal et de sa femme étoient aux deux côtés d'une grande cheminée placée dans l'angle de l'Armerie. Ils étoient d'une grande vérité, les autres portraits étoient également bien peints quoique dans le style du temps, mais aucun n'étoit aussi frappant que celui de Foulque Taillefer. Il étoit peint en buffe l'épée à la main et saisissant sa rondache que lui présentoit un écuyer. La plus

---

<sup>7</sup> Un espace libre a été ménagé.

part des épées étoient attachées au bas de ce portrait, où elles formoient une sorte de faisceau.

Je priai le chatelain de faire du feu dans cette sale et d'y porter mon souper " Quant au souper /:me répondit-il:/ je le veux bien, mais mon cher Pellerin je vous engage à venir coucher dans ma chambre. "

Je demandai le motif de cette précaution " Je m'entens /:répondit le Chatelain:/ et je vais toujours vous faire un lit auprès du mien. " J'acceptai sa proposition avec d'autant plus de plaisir que nous étions au vendredi et que je craignois un retour de ma vision.

Le Chatelain alla s'occuper de mon souper, et je me mis à considerer les armes et les portraits. Ceux ci comme je l'ai dit étoient peints avec beaucoup de vérité. A mesure que le jour baissoit les draperies d'une sombre couleur se confondoient dans l'ombre avec le fond obscur du tableau, et le feu de la cheminée ne fesoit distinguer que les visages. Ce qui avoit quelque chose d'effrayant, où peut être cela me parut ainsi, parceque l'état de ma conscience me donnoit un effroy habituel.

Le chatelain apporta mon soupé qui consistoit en un plat de truites pechées dans un ruisseau voisin. J'eus aussi une bouteille d'un vin assez bon. Je voulois que l'hermite se mit à table avec moi, mais il ne vivoit que d'herbes cuites à l'eau.

J'ai toujours été exact à dire mon bréviaire, qui est d'obligation pour les chevaliers Profes du moins en Espagne. Je tirai donc mon bréviaire de ma poche ainsi que mon rosaire et je dis au Chatelain que n'ayant point encore someil, je resterai à prier jusqu'à ce que la nuit fut plus avancée, et qu'il eût seulement à me montrer ma chambre " A la bonne heure /:me répondit il:/ l'hermite à minuit viendra faire sa prière dans la chapelle attenante. Alors vous descendres ce petit escalier et vous ne pourrez manquer ma chambre, dont je laisserai la porte ouverte, ne restez pas ici après minuit. "

Le chatelain s'en alla. Je me mis à prier et de tems en tems à mettre quelque buche dans le feu, mais je n'osai trop régarder dans la sale, car les portraits me sembloient prendre un air tout à fait vivant. Si j'en fixois un de suite il me paroissoit cligner les yeux et tordre la bouche. Sur tout le Sénéchal et sa femme qui etoient des deux cotés de la cheminée, je crus voir qu'ils me jetoient des regards pleins de couroux, et qu'en suite ils se régardoient l'un l'autre. Un coup de vent soudain ajouta à mes terreurs, car non seulement il ebranla les fenetres, mais il agita les faisceaux d'armes et leurs cliquetics me faisoient tressaillir. Cependant je priois avec ferveur.

Enfin j'entendis l'hermite psalmodier et lorsqu'il eût fini je descend[i]s l'escalier pour gagner la Chambre du Chatelain. J'avois en main un bout de chandelle, le vent l'éteignit, je rémontai pour la ralumer, mais quel fut mon étonnement de voir le Sénéchal et la Senéchal descendu de leurs cadres et assis au coin du feu. Ils causoient familièrement et l'on pouvoit entendre leurs discours : " Ma mie /:disoit le Sénéchal:/ que vous semble d'i celui Castillan qui a occis le Commandeur sans lui octroyer confession ?

— Me semble /:répondit le spèctre féminin:/ me semble m'amour avoir en ce fait félonie et mauvaiseté. Ains cūi dai-je Messire Taillefer ne laissera le Castillan partir du chatel sans le gant lui jetter "

Je fus très éffrayé, et me jettai dans l'escalier. Je cherchai la porte du Chatelain et ne pus la trouver à tatons. J'avois toujours en main ma chandelle eteinte. Je songeai à la ralumer et me rassurer un peu, je tachai de me persuader à moi même, que les deux figures que j'avois vues à la cheminée n'avoient existées que dans mon imagination. Je rémontai l'escalier et m'arretant à la porte de l'Armérie je vis qu'effectivement les deux figures n'étoient point auprès du feu, où j'avois cru les voir. J'entrai donc hardiment, mais à peine avois-je fait quelque pas, que je vis au milieu de la sale Mesire taillefer en garde et me présentant la pointé de son épée. Je voulus retourner à l'escalier mais la porte étoit occupée par une figure d'ecceuyer qui me jetta un gantelet. Ne sachant plus que faire je me saisis d'une épée, que je pris dans un faisceau d'armes, et je tombai sur mon phantastique adversaire Il me parut même l'avoir pour fendu en deux, mais aussitôt je reçus au dessous du cœur un coup de pointe qui me brula comme eut fait un fer rouge. Mon sang inonda la sale et je m'évanouis.

Je me reveillai le matin dans la chambre du Chatelain. Ne me voyant pas venir il s'etoit muni d'eau benite et étoit venu me chercher, il m'avoit trouvé etendu sur le parquet sans connoissance mais sans aucune blessure, celle que j'avois cru recevoir n'étoit qu'une fascination. Le Chatelain ne me fit pas de

questions et me conseilla seulement de quitter le Chatel.

Je partis et pris le chemin de l'Espagne. Je mis huit jours jusqu'à Bayonne, j'y arrivai un vendredi et me logeai dans une auberge. Au milieu de la nuit je m'éveillai en sursaut, et je vis devant mon lit Messire Taillefer qui me menacoit de son épée. Je fis le signe de la croix et le spèctre parut se fondre en fumée. Mais je sentis le même coup d'épée que j'avois cru recevoir au chatel de Tête foulque. Il me parut que j'étois baigné dans mon sang ; je voulus appeller et quitter mon lit ; l'un et l'autre m'étoit impossible. Cette angoisse inexprimable dura jusqu'au premier chant du coq. Alors je me rendormis, mais le lendemain je fus malade et dans un état à faire pitié. J'ai eû la même vision tous les vendredis. Les actes de dévotion n'ont pu m'en délivrer. Ma melancolie me conduira au tombeau et j'y descendrai avant d'avoir pû me délivrer de la puissance de Satan un reste d'espoir en la misericorde divine me soutient encore et me fait supporter mes maux.

Le Commandeur de Toralva finit ici sa rélation, ou plutôt ce fut le Pellerin réprouvé, qui après l'avoir faite à Cabronez reprit en ces termes le fil de sa propre histoire.

### *Suite de l'histoire du Pellerin réprouvé*

Le Commandeur de Toralva étoit un homme religieux quoique il eût manqué à la religion, en se battant sans permettre à son adversaire de mettre ordre à sa conscience. Je lui fis aisement comprendre que s'il vouloit réellement se délivrer des obsessions de Satan, il falloit visiter les lieux saints que le pecheur ne va jamais chercher sans y trouver les consolations de la grâce.

Toralva se laissa facilement persuader, nous avons visité ensemble les lieux saints de l'Espagne. Ensuite nous avons passé en Italie. Nous avons vû Lorete et Rome. Le grand penitencier lui a donné non plus l'absolution conditionel mais générale, et accompagnée de l'indulgence Papale. Toralva complètement délivré est allé à Malte et je suis révenu à Madrid d'où je suis venu à Salamanque. Des la premier fois que je vous ai vu, j'ai distingué sur votre front le signe de la réprobation et toute votre histoire m'a été révélée. Le Comte de Penna Flor avoit veritablement le dessein de seduire toutes les femmes et de les posseder. Mais il n'en avoit seduit ni possedé aucune, n'ayant jamais commis que des péchés d'intention, son ame n'étoit point en danger. Mais depuis deux ans il avoit négligé les devoirs de la religion il alloit y satisfaire lorsque vous l'avez fait assassiner, ou du moins vous avez contribué à son assassinat. Voila les causes de l'obsession dont vous etes tourmanté. Il n'est qu'un moyen de vous en délivrer. C'est de suivre l'exemple du Commandeur. Je vous servirai de Guide vous savez que mon propre salut y est interessé.

Cabronez se laissa persuader. Il visita les lieux saints de l'Espagne puis d'Italie. Il fut deux ans dans ces pèllérinages. Madame Cabronez passa ce tems à Madrid, où s'étoient établies sa mère et sa sœur.

Cabronez revint à Salamanque où il trouva sa maison dans le meilleur ordre, et son épouse fort embellie aimable et douce. Au bout de deux mois, elle alla encore à Madrid voir sa mère et sa sœur, puis elle revint à Salamanque et finit par y rester tout à fait lorsque le Duc d'Arcos a été nommé à l'ambassade de Londres.

Ici le Chevalier de Toledé prit la parole et dit " Monsieur Busqueros je ne vous en tiens pas quite. Je veux avoir la fin de cette histoire et savoir ce que Madame Cabronez est devenue.

— Elle est dévenu veuve /:dit Busqueros:/ puis elle s'est remarié et sa conduite est exemplaire, mais tenez la voila qui vient par ici, et je crois qu'elle prend le chemin de votre maison.

— Que dites vous /:s'écria Toledé:/ mais celle que vous voyez est Madame Uscariz ? Ah la bonne pièce elle m'avoit persuadé que j'étois sa première inclination. Elle me le payera. "

Le Chevalier qui vouloit être seul avec sa maitresse se hatta de nous renvoyer.

### *Trente et huitième Journée.*

On se rassembla à l'heure accoutumée et le chef se trouvant de loisir, reprit en ces termes la suite de sa narration :

#### *Suite de l'histoire du chef Bohémien.*

Le Chevalier de Tolède instruit de la véritable histoire de Madame Uscaritz s'amusa quelque tems à lui parler de Francheta Cabronez, comme d'une personne charmante, qu'il eût désiré connoître et qui seule pouvoit le rendre heureux, et qui seule eût pû l'attacher et le fixer. Ensuite il se lassa de ce badinage ainsi que de Madame Uscaritz elle même.

On lui destinoit le prieur [*sic*] de Castille il vint à vaquer, il se hata d'aller à Malte, je perdis pour un tems un protecteur qui pouvoit s'opposer aux projets que Busqueros avoit formé contre le grand encrier de mon père. Je fus spectateur de toute cette intrigue, sans pouvoir y mettre d'obstacle ; et voici comment se passa la chose.

Je vous ai dit au commencement de mon histoire que mon père alloit tous les matins prendre l'air, sur un balcon qui regardoit la rue de Tolède, ensuite il alloit à un autre balcon qui donnoit sur la ruelle, et lorsqu'il appercevoit les voisins vis à vis il les saluoit en leur disant *Agour*. Il n'aimoit point à rentrer chez lui sans avoir placé son salut. Les voisins pour ne pas le rétenir trop long tems s'empressoient à venir recevoir son compliment. D'ailleurs il n'avoit avec eux aucune relation. Ces bons voisins délogerent et furent remplacées par mes dames Cimientots parentes éloignées de Don Roque Busqueros. Madame Cimientoto, la tante, étoit une personne de quarante ans, dont le teint étoit fraix, l'air doux et composée. Mademoiselle Cimientoto la nièce étoit grande et bien faite, elle avoit [d']assez beaux yeux et de très beaux bras.

Les deux dames prirent possession de leur appartement aussitôt qu'il fût vaquant et le lendemain, lorsque mon père vint au balcon de la ruelle, il fut charmé de [les] voir au balcon vis à vis, qui reçurent son salut et le lui rendirent de l'air le plus gracieux. Cette surprise eût pour lui quelque chose d'agréable. Neanmoins il se retira dans son appartement et les dames se retirèrent de leur côté.

Ce commerce de politesse resta sur le même piéd pendant huit jours. Au bout de ce tems mon père découvrit dans la chambre de Mademoiselle Cimientoto un objet qui piqua sa curiosité. C'étoit une petite armoire vitrée, garnie de beaux [*sic*] et de flacons de cristal. Les uns sembloient remplis des couleurs les plus éclatantes, à l'usage de la teinture, d'autres de sable d'or d'argent et d'azur, d'autres d'un vernis doré. L'armoire étoit placée près de la fenêtre. Mademoiselle Cimientoto, vetue d'un simple corset, venoit chercher tantôt un flacon, tantôt un autre. Un bras d'albatre sembloit effacer l'éclat des brillantes matières qu'elle mettoit en œuvre. Mais qu'en faisoit elle ? mon père ne le pouvoit deviner. Et il n'avoit pas l'habitude de prendre des informations. Il aimoit mieux ignorer les choses.

Un jour Mademoiselle Cimientoto écrivoit tres près de la fenetre, son encre étoit épaissée, elle y versa de l'eau et la rendit, l'encre devint [*sic*] si claire qu'il lui fut impossible de s'en servir. Mon père inspiré par un sentiment de gallanterie remplit une bouteille d'encre et la lui envoya. La servante rapporta avec beaucoup de rémerciments, une boîte de carton qui contenoit douze batons de cire d'Espagne d'autant de couleurs différentes on y avoit imprimé des ornements et des devises du plus grand fini. Mon père savoit donc à quoi s'occupoit Mademoiselle Cimientoto, et son travail analogue au sien en étoit comme le complément à la dernière main. La perfection de l'aveu des amateurs y étant encore plus rare qu'à l'égard de l'encre mon père remplit d'admiration. Il plia une enveloppe, écrivit une adresse avec sa belle encre, et mit le cachet avec la nouvelle cire. Il s'y imprima parfaitement. Il posa l'enveloppe sur sa table et ne se lassa pas de là contempler. Le soir il alla chez Moreno ; un homme qu'il ne connoissoit pas y porta une boîte pareille à la siene, garnie d'un même nombre de batons. On en fit l'essai. Ils inspirerent une admiration universelle. Mon père y pensa toute la soirée, et la nuit il revoit de cire d'Espagne. Le matin il fit son salut accoutumé, et dit comme à l'ordinaire. Il

ouvrit même la bouche pour en dire davantage. Cependant il ne dit rien et rentra dans son appartement. Mais il se plaça de manière à voir ce qui se passait chez Mademoiselle Cimientó. La belle à l'aide d'une loupe examinait les meubles qu'essuyait sa servante, et lorsqu'elle y découvrit un brin de poussière [*sic*]. Mon père étoit fort attaché à la propreté de sa chambre, et le soin qu'il voyoit prendre à son aimable voisine lui donna pour elle beaucoup d'estime.

Je vous ai dit que l'occupation principale de mon père étoit de fumer de[s] cigars et de compter les passants ou les thules du palais d'Albe. Mais déjà au lieu d'y consacrer des heures il y passait à peine des minutes, un puissant attrait le ramenoit sans cesse vers le balcon de la ruelle.

Busqueros fut des premiers à être averti de ce changement, et il m'en informa en m'assurant que dans peu Don Phelipe Avadoro reprendroit son nom et quitteroit le sobriquet de Tintero. Quoique je ne me fusse guère occupé d'affaires d'intérêt. Je compris confusement que le mariage de mon père ne pouvoit mettre avantageux. J'allai chez ma tante Dalanosa qui en fut très affligée. Elle mit dans nôtre confiance son oncle le Theatin ; mais ce respectable religieux refusa netement de se mêler de cette affaire, disant que le mariage étoit un sacrement d'institution toute divine, et qu'il ne lui étoit pas permis de le rompre il promit cependant de veiller à mes intérêts et de voir à ce qu'on ne me fit point de tort.

Le Chevalier de Toledó auroit pu m'aider mais il étoit à Malte. Je fus donc réduit à être spectateur de cette intrigue et quelques fois acteur, car Busqueros me faisoit porter les billets qu'il adressoit à ses parentes, mais il n'y alloit point lui-même et en général Madame Cimientó ne faisoit ni ne recevoit de visite.

Mon père de son côté sortoit plus rarement de chez lui. Il n'eût point aisément changé de plan de sa journée et renoncé volontairement à fréquenter le Théâtre, mais le moindre rhume lui étoit un prétexte de rester à la maison. Ces jours là, il quittoit rarement le côté de la ruelle et voyoit Mademoiselle Cimientó ranger les flacons ou même le[s] batons de cire d'Espagne. Ses beaux bras toujours en évidence s'emparèrent de son imagination, il ne put plus penser à autre chose.

Bientôt un nouvel objet vint exciter sa curiosité. C'étoit une jarre assez semblable à celle où il mettoit son encre, mais elle étoit beaucoup plus petite et placée sur un trepied de fer. Des lampes qui brûloient dessous y entretenoient une chaleur modérée. Bientôt on établit à côté de la jarre deux autres jarres pareilles. Le lendemain lorsque mon père parut au balcon après avoir dit *Agour* il ouvrit la bouche pour demander ce que l'on fesoit avec ses jarres, mais comme il n'avoit pas l'habitude de parler il ne dit mot et rentra chez lui.

Tourmanté par la curiosité, il prit le parti d'envoyer à Mademoiselle Cimientó, encore une bouteille d'encre, et on lui renvoya trois flacons de cristal, remplis d'encre rouge, verte et bleue.

Le lendemain mon père alla chez le libraire Moreno. Il y vint un homme employé au bureau des finances. Il avoit sous les bras un état de caisse, sous la forme de tableau ; quelques collones étoient en encre rouge, les titres en encre bleue et les lignes en encre verte. Le commis financier dit, qu'il avoit seul la composition de ses encres, et qu'il défioit qui que ce fut de lui en montrer de pareilles.

Quelqu'un que mon père ne connoissoit pas s'adressa à lui et dit " Seigneur Avadoro, vous qui faites si bien l'encre noire, sauriez vous faire de telles encres de couleur ? " Mon père n'aimoit point à être interpellé et s'embarassoit facilement. Il ouvrit cependant la bouche pour répondre à la question, mais il ne dit rien et préféra d'aller chez lui chercher les trois flacons. Leur contenu fut très admiré, et le commis financier demanda la permission d'en prendre des échantillons. Mon père comblé de louanges, en rapportoit intérieurement la gloire à la belle Cimientó, dont il ne savoit pas encore le nom. Rentré chez lui il prit son livre de recette, en trouva trois pour l'encre verte, sept pour la rouge, deux pour la bleue. Tout cela se confondoit dans sa tête, mais le[s] beaux bras de Mademoiselle Cimientó se peignoient distinctement à son imagination. Ses sens assoupis se reveillèrent et lui firent sentir leur pouvoir.

Le lendemain matin mon père saluant les belles eût enfin une envie décidée, de savoir leur nom, et il ouvrit la bouche pour le leur demander, néanmoins il ne dit rien du tout, et rentra dans son appartement.

Ensuite il alla au balcon de la rue de Toledó et vit un homme assez bien mis qui tenoit une bouteille

noire à la main, il comprit qu'il venoit lui demander de l'encre et remua bien toute celle de la jarre à fin de la lui verser de bonne qualité. Le robinet de la jarre, étoit à un tiers de la hauteur, en sorte qu'on ne risquoit jamais de tirer le gros marc. L'inconnu entra et mon père remplit sa bouteille, mais cet homme au lieu de s'en aller, mit la bouteille sur une table s'assit et demanda la permission de fumer un cigar.

Mon père vouloit repondre, mais il ne dit rien ; l'inconnu tira un cigar de sa boîte, et l'aluma à une lampe qui étoit sur la table.

L'inconnu n'étoit autre que l'impitoyable Busqueros " Seigneur Avadoro /:dit-il à mon père:/ vous composéz là une lique[u]r qui a fait bien du mal dans le monde. Que de complots, que de trahisons, que d'artifices, que de mauvais livres. Tout cela a coulé avec l'encre, sans parler des billets doux et de toutes les petites conspirations, contre le bonheur et l'honneur des époux. Qu'en dites vous Seigneur Avadoro ? Vous n'en dites rien, car d'ordinaire vous n'en dites rien, vous ne parlez pas. C'est égal, je parlerai bien pour deux, et c'est assez mon habitude. A ca M<sup>r</sup> Avadoro mettez vous près de moi, sur cette chaise, et je vous expliquerai mon idée, je pretends qu'il sortira de cette bouteille d'encre..." En disant ces mots Busqueros poussa la bouteille et l'encre se répandit sur les genoux de mon père, qui alla s'essuyer et se changer. En revenant il trouva Busqueros qui l'attendoit le chapeau à la main pour prendre congé de lui. Mon père charmé de le voir partir lui alla ouvrir la porte. Busqueros sortit en effet, mais il rentra aussitôt. " Eh bien /:dit il:/ Seigneur Avadoro, nous oublions que ma bouteille est vuide, mais ne vous en donné pas la peine. Je ferai moi même cette operation. " Busqueros prit un entonnoir le mit au col de la bouteille et ouvrit le robinet. Lorsque la bouteille fut remplie, mon père alla encore ouvrir la porte et Busqueros sortit avec empressement, mais tout à coup mon père s'aperçut que le robinet étoit ouvert et que l'encre couloit dans la chambre. Mon père y courut pour fermer le robinet. Alors Busqueros rentra et sans paroître s'apercevoir du désordre qu'il avoit causé. Il rémit la bouteille d'encre sur la table s'assit sur la chaise, ou il avoit déjà été, tira un cigar de sa boîte et l'alluma à la lampe.

" A ça Seigneur Avadoro /:dit il a mon père:/ j'ai entendu raconter que vous aviez eû un fils qui s'étoit noyé dans cette jarre. Ma foi il avoit su nager il s'en seroit tiré. Mais d'où avez vous cette jarre ? je pense que ce [*sic*] du Toboso. C'est une terre excellente, on s'en sert pour la cuisson du Salpêtre, c'est aussi dure que la pierre, permettez que j'essayez [*sic*] avec ce Pilon. " Mon père voulut empêcher l'essay, mais Busqueros frappa la Jarre qui se brisa et l'encre tombant en cascades, couvrit mon père et tout ce qui étoit dans la chambre sans en excepter Busqueros qui fut fortement éclaboussé.

Mon père qui rarement ouvroit la bouche l'ouvrit cependant pour crier de toutes ses forces. Les voisines parurent à leur balcon " Ah mes dames /:dit Busqueros:/ Il vient d'arriver un accident affreux. La grande jarre est brisée, la chambre est inondée d'encre, et le Seigneur Tintero n'en peut plus. Faites un acte de charité chretienne et recevez nous dans votre chambre. " Les dames parurent y consentir avec joye et mon père malgré son trouble ressentit quelque plaisir lorsqu'il sut qu'on alloit le rapprocher de la belle dame, qui de loin sembloit lui tendre ses beaux bras et qui lui sourioit de l'air le plus gracieux.

Busqueros jetta un manteau sur les épaules de mon père et le fit passer dans la maison de mes dames Cimientio. Il y étoit à peine qu'il reçut un message très désagréable. Un marchand d'etoffes qui avoit sa boutique au dessous de lui, vint lui annoncer que l'encre avoit pénétré dans sa boutique et qu'il avoit fait chercher la justice pour constater le dommage. Le maître de la maison lui fit dire en même tems qu'il ne le souffriroit plus chez lui.

Mon père expulsé de son logement et baigné d'encre faisoit la plus triste mine du monde. " Ne vous affligéz pas Seigneur Avadoro /:lui dit Busqueros:/ les dames ont sur la cour un appartement complet dont elles ne font aucun usage. Je vais y faire transporter vos effets, vous serez très bien ici, vous y trouverez de l'encre rouge, verte bleue qui vaut bien votre encre noire, mais je ne vous conseille pas de sortir de sitôt car si vous allez chez Moreno, chacun vous fera raconter l'histoire de la jarre cassé, et vous n'aimez pas trop à parler. Et tenez voila tous les badaux du quartier qui sont dans votre appartement à voir le déluge d'encre. Demain dans tout Madrid on ne parlera d'autre chose. "

Mon père étoit consterné, mais un coup d'œil gracieux de Mademoiselle Cimientio lui rendit le

courage et il alla prendre possession de son appartement. Il n'y resta pas long tems. Madame Cimiento vint l'y trouver et lui dit que s'étant consulté avec sa mère [*sic*] elle alloit lui ceder le *quarto principal* C'est à dire l'appartement qui donne sur la rue. Mon père qui aimoit à compter les passants ou les thuiles du palais d'Albe consentit volontier à ce changement. On lui demanda la permission de laisser les encres de couleur où elles étoient. Mon père exprima son consentement par un signe de tête. Les jarres étoient dans le salon du milieu, Mademoiselle Cimiento alloit, venoit, prenoit des couleurs et ne disoit mot. Le silence le plus absolu régnoit dans la maison. Mon père n'avoit jamais été plus heureux, huit jours se passerent ainsi, le neuvième Don Busqueros vint rendre visite à mon père et lui dit : “ Seigneur je viens vous annoncer une bonne fortune, à la quelle vous pretendiez en secret sans oser vous déclarer. Vous avez touché le cœur de Mademoiselle Cimiento, elle consent à vous donner sa main et je vous ai apporté un papier qu'il faudra signer si vous voulez que le[s] bands soyent publiés dimanche. ”

Mon père très surpris vouloit répondre. Busqueros ne lui en donna pas le tems “ Seigneur Avadoro /:lui dit il:/ votre prochain mariage, n'est plus un secret on en est informé à Madrid. Si donc vous avez l'intention de le retarder. Les parents de Mademoiselle Cimiento se rassembleroient chez moi, vous y viendriez et vous leur exposeriez les motifs de ce retard. C'est un égard dont vous ne pouvez vous dispenser. ”

Mon père fut très consterné de l'idée de repondre à toute une assemblée de famille. Il avoit à dire quelque chose mais Busqueros ne lui en laissa pas le tems. “ Je sais ce que c'est /:lui dit Busqueros:/ je vous comprends de reste, vous voulez apprendre votre bonheur de la bouche même de Mademoiselle Cimiento. Je la vois venir et je vous laisse ensemble. ”

Mademoiselle Cimiento entra d'un air un peu confus et sans oser lever les yeux sur mon père. Elle prit quelques couleurs et les mesla en silence, sa timidité eleva le courage de Don Philipe, il fixa ses regards sur elle et ne put plus les en détourner. Il la voyoit avec d'autres yeux.

Busqueros avoit laissé sur la table le papier rélatif à la publication des bands. Mademoiselle Cimiento s'en approcha en tremblant, le prit le lut, puis elle mit sa main sur ses yeux et versa quelques larmes. Mon père depuis la mort de son epouse n'avoit point pleuré et bien moins avoit il fait pleurer. Les larmes qui s'adessoient à lui même le toucherent d'autant plus qu'il n'en dévinoit la cause que confusement. Mademoiselle Cimiento pleuroit-elle du contenu de ce papier ou du manque de signature ? vouloit elle l'épouser ou non ? Cependant elle pleuroit toujours. La laisser pleurer, étoit trop cruel, le faire expliquer entrenoit une conversation. Mon père prit une plume et signa le papier. Mademoiselle Cimiento lui baisa la main, prit le papier et s'en alla. Elle revint au salon à l'heure accoutumée baisa la main à mon père sans dire un mot et se mit à faire de la cire d'Espagne bleue. Mon père fumoit de[s] cigars et comptoit les thuiles du palais d'Albe. Mon grand oncle Fra Bartholomeo vint sur le midi et porta un contract de mariage où mes interêts n'étoient point oubliés. Mon père le signa. Mademoiselle Cimiento le signa baisa la main de mon père et se remit à faire de la cire d'Espagne.

Dépuis la destruction du grand encrier mon père n'avoit plus osé se montrer au Théâtre et moins encore chez le libraire Moréno. Cette réclusion le fatigoit. Trois jours s'étoient passées depuis la signature du Contract. Don Busqueros vint proposer à mon père une promenade en calèche. Mon père accepta, ils allerent au de la du Mançanarez et lorsqu'ils furent durant [*sic*] la petite église des francisquains, Busqueros fit descendre mon père. Ils entrerent à l'église et y trouverent Mademoiselle Cimiento qui les attendoit à la porte. Mon père ouvrit la bouche pour dire, qu'il avoit crû simplement aller à la promenade. Cependant il ne dit rien, prit la main de mademoiselle Cimiento et la conduisit à l'autel.

Au sortir de l'Eglise les nouveaux mariés monterent dans un beau carosse, rentrerent à Madrid dans une jolie maison où se donnoit un bal. Madame Avadoro l'ouvrit avec un jeune homme de la meilleur tournure. Ils danserent un fandango et furent très applaudis. Mon père cherchoit en vain dans son épouse la douce et tranquille personne qui lui baisoit la main d'un air si soumis. Il voyoit au contraire une femme vive, bruyante, évaporée, au surplus il ne disoit rien à personne, on ne lui disoit rien, et cette manière d'être, ne lui déplut pas trop.

On servit des viandes froides et des rafraichissements. Ensuite mon père qui tomboit de sommeil demanda s'il ne seroit pas tems d'aller à la maison. On lui dit qu'il y étoit et que cette maison lui appartenoit. Mon père supposa que cette maison faisoit partie de la dote de son épouse. Il se fit montrer la chambre à coucher et se mit au lit.

Le lendemain matin Monsieur et Madame Avadoro furent éveillés par Busqueros. “ Monsieur et cher cousin /:dit il à mon père:/ je vous appelle ainsi parce que Madame vôtre femme est la plus proche parente que j'aye au monde ; sa mère étant une Busqueros de Léon qui est une branche de ma famille. Je n'ai point jusqu'ici voulu vous parler de vos affaires, mais je comte désormais m'en occuper plus que des miennes, ce qui me sera d'autant plus facile que je n'ai proprement point d'affaires qui me soyent particulières. Quant à ce qui vous concerne M<sup>f</sup> Avadore j'ai eû soin de m'informer de vos révenus, et de l'usage que vous en avez fait depuis seize ans. Voici tous les papiers y relatifs. Vous aviez lors de votre premier mariage un revenu de quatre mille pistoles, et soit dit en passant, vous n'avez pas sù les dépenser, vous ne preniez pour vous que 600 pistoles, et deux cent pour l'éducation de vôtre fils. Il vous réstoit donc, trois mille deux cent pistoles, que vous placiez dans la banque des gremios. Vous donniez les interêts au Théatin Héronymo pour les employer en actes de charité Je ne vous en blâme point, mais ma foi j'en suis fâché pour les pauvres, il ne f[a]ut plus qu'ils comptent sur ce revenu. D'abord nous saurons bien dépenser vos quatre mille pistoles par an, et pour ce qui est de cinquante et un mille, deux cent déposées aux gremios voici comment nous en disposerons pour cette maison dix huit mille pistoles. C'est beaucoup je l'avoue, mais le vendeur est de mes parents et mes parents sont les vôtres Seigneur Avadoro. Le collier et les boucles d'oreilles que vous avez vû à Madame Avadoro valent huit mille pistoles, entre frères nous en mettront dix, et je vous en dirai la raison quelque autre foix. Il nous reste vingt trois mille deux cent pistoles. Vôtre diable de Théatin en a réservé quinze mille pour votre garnement de fils, au cas qu'il se retrouve. Cinq mille pour rétablir votre maison ce n'est pas trop, car entre nous le<sup>8</sup> trousseau de votre femme consiste en six chemises et autant de paires de bas. Vous me direz que de cette manière, il vous reste encore cinq mille pistoles dont vous ne saurez absolument que faire. Allons, pour vous tirer d'embaras je consens à vous les emprunter à un interêt dont nous conviendrons. Voici Seigneur Avadoro un plein pouvoir que vous voudrez bien signer ”

Mon père ne pouvoit révenir de la surprise que lui causoit le discours de Busqueros. Il ouvrit la bouche pour lui répondre, mais ne sachant par ou commencer, il se retourna dans son lit et enfonça son bonnet sur ses yeux.

“ A la bonne heure /:dit Busqueros:/ vous n'êtes pas le premier qui, ait imaginé de se défaire de moi en mettant son bonnet de nuit et feignant de vouloir dormir, je suis fait à ces manières, et j'ai toujours un bonnet de nuit dans ma poche. Je veux donc me jeter sur ce canapé, et lorsque nous aurons dormis un petit somme et bien éveillés nous en reviendrons au plein pouvoir. Ou bien si vous l'aimez mieux nous assemblerons vos parents et les miens et nous verrons ce qu'il y aura à faire. ”

Mon père ayant la tête enfoncé dans son oreiller fit des sérieuses réflexions sur sa situation et sur le parti qu'il en pourroit tirer pour sa tranquillité. Il entrevit qu'en laissant toute liberté à sa femme il lui seroit peut être permis de vivre à sa manière d'aller au Théâtre puis chez le libraire Moreno et que même il pouroit faire de l'encre un peu consolé Il ouvrit les yeux et fit signe qu'il signeroit le plein pouvoir.

Il le signa en effet et fit mine de quitter le lit. “ Attendez Seigneur Avadoro /:dit Busqueros:/ avant de vous lever, il sera convénable que je vous mette au fait du plan de votre journée. Je pense qu'il ne vous déplaira point d'autant que cette journée comme toutes les autres, ne sera qu'un enchainement de plaisirs aussi vifs que variés. D'abord je vous apporte une belle paire [de] quattes [sic] brodées et un habit de cheval complet. Un assez beau Palefroi attend à votre porte et nous irons un peu caracoler au Prado. Madame Avadoro y viendra en chaise roulante vous verrez qu'elle a dans le monde d'illustres amis, qui seront les vôtres Seigneur Avadoro. A la verité ils s'étoient un peu réfroidis pour elle. Mais

---

<sup>8</sup> Interl.

la voyant unie à un homme de votre mérite. Ils reviendront de leurs préventions. Je vous le dis. Les premiers Seigneurs de la cour, vous rechercheront, vous préviendront, vous embrasseront. Que dis-je ils vous étouferont d'embrassades. ”

Ici mon père s'évanouït, ou du moins il tomba dans un état de stupeur qui approchoit de l'évanouissement. Busqueros ne s'en aperçut point et continua en ces termes : “ Quelques uns de ces Seigneurs vous feront l'honneur de s'inviter eux mêmes à manger votre soupe. Oui Seigneur Avadoro ils vous feront cet honneur et c'est là que je vous attends, vous verrez comme vôtre épouse fait les honneurs de sa maison. Ah pardi vous ne reconnoîtrez pas la faiseuse de cire d'Espagne. Vous ne dites rien Seigneur Avadoro, vous avez raison de me laisser parler. Eh bien, par exemple : vous aimez la comédie Espagnol, mais vous n'avez peut être jamais été à l'opéra Italienne qui fait les délices de la cour. Eh bien vous irez ce soir et devinez dans quelle loge ? dans celle du Duc Thaz grand écuyer, pas moins que cela ? de la nous irons à la tertulia, de sa grandeur vous y verrez toute la cour, tout le monde vous parlera app[r]etez vous à répondre. ”

Mon père qui avoit repris l'usage de ses sens apprit qu'il auroit à répondre à toute, [sic] une sueur froide émana de ses pores, ses bras se roidirent, la nuque de son col se contracta et renversa sa tête, ses paupières s'ouvrirent outre mesure, sa poitrine oppressé fit entendre des soupirs étouffés des convulsions se manifestèrent Busqueros s'aperçut de son état, appella du secours et puis courut au Prado où il fut joint par ma belle mère.

Mon père étoit tombé en une sorte de léthargie lorsqu'il en sortit il ne reconnut personne à l'exception de sa femme et de Busqueros, lorsqu'il les apercevoit la fureur se peignoit dans ses traits, d'ailleurs il étoit tranquille, ne parloit pas et refusoit de quitter son lit. Lorsqu'une absolue nécessité l'y forçoit il sembloit pénétré de froid, et grelotoit pendant une demi-heure. Bientôt les symptômes devinrent encore plus fâcheux. Le patient ne pouvoit prendre de nourriture qu'en très petite quantité. Un spasme convulsif, lui résseroit la gorge sa langue étoit roide et enflée, ses yeux ternes et hagards, sa peau d'un jeune brun [sic] semée de tubercules blancs.

Je m'étois introduits dans la maison à titre de valet et je suivois en soupirant les progrès de la maladie. Ma tante Dalanosa étoit dans ma confiance et passoit bien des nuits à veiller, le malade ne paroissoit pas la reconnoître, pour ce qui est de ma belle mère, il étoit évident que sa présence faisoit beaucoup de mal au patient, le père Heronymo l'engagea à partir pour la province et Busqueros la suivit.

J'imaginai un dernier moyen qui pouvoit peut-être tirer l'infortuné de son hypocondrie et qui eût en effet un succès momentané. Un jour mon père vit à travers la porte entre ouverte dans la chambre attenante, une jarre toute semblable à celle qui lui avoit autrefois servi à la composition de son encre, à coté étoit une table couverte des divers ingrédients et des balances pour les doses. Une sorte d'hilarité se peignoit dans les traits de mon père, il se leva s'approcha de la table et demanda un fauteuil. Comme il étoit très foible on opera devant lui et il suivit des yeux les procédés. Le lendemain il put se mêler à l'ouvrage et le sur lendemain fut encore plus favorable, mais quelques jours après se manifesta une fièvre tout à fait étrangère à la maladie. Les symptômes n'en étoient point fâcheux, mais la faiblesse du sujet étoit telle qu'il ne pouvoit résister à la moindre atteinte. Il s'éteignit sans m'avoir pu reconnoître, quelque peine qu'on se donna pour me rappeler à sa mémoire. Ainsi finit un homme qui n'étoit point né avec ce degré des forces physiques et morales, qui eut pu lui donner même une énergie commune. Une sorte d'instinct lui avoit fait choisir un genre de vie proportionné à ses moyens. On le fit périr en voulant le jeter dans la vie active.

Il est tems d'en revenir à ce qui me concerne. Mes deux ans de pénitence étoient à peu près finis. Le saint office à la considération de Fra Heronymos me permit de reprendre mon nom, à condition d'aller faire une caravane sur les galeries de Malte. Ce que j'acceptai avec grand plaisir esperant éprouver [sic] le Commandeur de Toledé, non plus sur le piéd de domestique, mais comme à peu près son égal. J'étois véritablement assez las de porter de[s] guenilles. Je m'équipais avec luxe, essayant tous mes habits chez ma tante Dalanosa qui, s'en mourroit de ravissement.

Je partis de très grand matin pour dérober ma métamorphose aux curieux. Je m'embarquai à Barcelone et j'arrivais à Malte après un court trajet. Ma reconnoissance avec le Chevalier me donna

plus de plaisir encore, que je n'en avois espéré. Il m'assura qu'il n'avoit jamais été dupe de mon déguisement et qu'il avoit toujours compté faire de moi un ami, lorsque je serois rendu à ma forme première. Il tenoit la galère capitane, il me prit à son bord et nous courumes la mer pendant quatre mois, sans faire beaucoup de mal aux barbaresques, dont les légères embarcations nous échapoient sans peine.

Ici finit l'histoire de mon enfance. Je vous le dite [*sic*] avec des grands détails, parceque toutes les circonstances en sont encore présentes a ma mémoire. Je crois avoir devant les yeux la cellule du récteur de Burgos, je vois l'air sevère du père Sanudo, je crois manger mes chataignes sous le portail de Saint Roc, et je tens le[s] bras à l'aimable Toledé. Je ne puis vous promettre la même exactitude pour l'histoire de ma jeunesse. Si je reporte mon imagination à cette brillante époque de ma vie, je n'y distingue qu'un tumulte des passions diverses, et comme le trouble confus des orages. Un entier o[u]bly me dérobe des choses qui alors remplissoient mon âme, et les plaisirs qui la ravissoient. A la verité j'entrevois l'amour heureux me souriant à travers les vapeurs du passé mais les objets de cette amour se confondent et je ne vois plus que des images méslées de belles qui s'attendrissent des soubretes, qui servent leurs flames. Je vois même des douegnes severes, ne pouvant tenir contre ce touchant spectacle et réunir des amants, qu'elles devoient à jamais separer. Je vois la lampe secourable donner le signal d'une fenêtre, l'escalier dérobé me decouvrit [*sic*] une porte secrète. Ces moments sont délicieux. Celui de la rétraite à quatre heure du matin n'est pas tout à fait aussi agreable. Je crois que d'un bout du monde à l'autre l'histoire des bonnes fortunes est partout la même. Le récit des mienes pouroit ne pas vous donner beaucoup de satisfaction mais je crois que vous trouverez quelque plaisir à l'histoire de mes premières amours. Les circonstances en sont singulières, et pouvoient me paroître merveilleuses. Cependant il est tard, les affaires de ma horde exigent que je leur donne quelque soin. Le Bohémien nous quitta et nous ne le revimes plus de la journée.

### *Trente et neuvième Journée.*

On se rassembla à l'heure accoutumée et le Bohémien se trouvant de loisir reprit en ces termes la suite de son récit :

#### *Suite de l'histoire du chef Bohémien.*

L'année suivante le Chevalier de Toledé eût le générala des galères et son frère lui fit passer six cent mille piastres, pour subvenir à sa dépense. L'ordre avoit alors six galères. Toledé en fit encore équiper deux à ses fraix. Les caravanistes se rassemblèrent au nombre de six cent. C'étoit la plus belle jeunesse de l'Europe, on commença alors en France à donner des uniformes aux troupes, ce qui jusqu'alors n'avoit pas été en usage. Toledé nous donna un uniforme moitié Espagnol et moitié François. Nous avions un juste au corps écarlate qui n'alloit qu'à la moitié des cuisses. Un pantalon tricoté blanc. Une cole [*sic*] noire avec la croix de Malte brodée sur la poitrine, la fraise et le chapeau Espagnol. Tout cela nous alloit à merveille, par tout où nous abordions les femmes étoient aux fenêtres et les duègnes en campagnes. Les billets doux n'étoient souvent pas remis à leur adresse. Ce qui donnoit lieu à des méprises divertissantes. Nous abordâmes à tous les ports de la méditerranée. Partout c'étoient fêtes nouvelles. C'est au milieu de ces folies que j'atteignis vingt ans Toledé en avoit dix de plus. Le grand maître lui conféra la grande croix et la charge de son prieur de Castille. Il quitta Malte revêtu de ses nouveaux honneurs et me demanda de faire avec lui le tour de l'Italie. J'y consentis sans peine. Nous nous embarquâmes pour Naples, où nous arrivâmes sans accident. Nous n'en serions pas aisément parti, si l'aimable Toledé eût été aussi facile à rétenir qu'il étoit aisé à se prendre dans les faces [*sic*] de belles dames, mais son art suprême étoit de quitter les belles, sans même qu'elles eussent le courage de s'en fâcher. Il quitta donc ses amours de Naples pour essayer de nouvelles chaînes et successivement à Florence, Milan, Venise et Gènes. Nous n'arrivâmes que l'année suivante à Madrid.

Toledé dès les premiers jours de son arrivée alla faire sa cour au Roi, ensuite se montrer au Prado. Il prit le plus beau cheval de l'écurie du Duc de Lerne son frère. On m'en donna un qui n'étoit guère moins beau et nous allâmes nous mesler à la troupe qui caracolait aux portières des dames.

Un superbe équipage frappa nos regards. C'étoit un carrosse ouvert, occupé par deux dames en demi deuil. Toledé reconnut la fière Duchesse d'Avila et s'empessa de lui faire sa cour, l'autre dame se retourna, il ne la connoissoit pas et parut frappé de sa beauté.

Cette inconnue n'étoit autre que la belle Sidonia qui venoit de quitter sa retraite et de rentrer dans le monde. Elle reconnut son ancien prisonnier et mit un doigt sur sa bouche, pour me recommander le silence. Ensuite elle tourna ses beaux yeux sur Toledé qui fit voir dans les siens, je ne sais qu'elle expression sérieuse et timide, que je ne lui avois vu près d'aucune femme. La Duchesse de Sidonia avoit déclaré qu'elle ne se remarieroit plus. La Duchesse d'Avilla qu'elle ne [*se*] marieroit jamais. Un chevalier de Malte étoit précisément ce qu'il falloit pour leur société. Elles firent des avances à Tolède qui s'y prêta de la meilleure grace du monde. La duchesse de Sidonia sans faire voir qu'elle me connut, sut me faire agréer de son amie nous formâmes une sorte de quadrille qui se retrouvoit au milieu du tumulte des fêtes. Toledé aimoit pour la centième fois de sa vie aimoit pour la première [*sic*]. J'essayai d'offrir un respectueux hommage à la Duchesse d'Avila. Mais avant de vous entretenir de mes relations avec elle je vous dirai quelques mots sur la situation où elle se trouvoit alors.

Le Duc d'Avila son père étoit mort pendant notre séjour à Malte. La fin d'un ambitieux fait toujours un grand effet parmi les hommes. C'est une grande chute, ils en sont émus et surpris. A Madrid on se rappella l'infante Beatrice. Son union secrète avec le Duc. On répara d'un fils sur qui reposoient les destinées de cette maison. On s'attendoit que le Testament du défunt donneroit des éclaircissements. Cette attente fut trompée, le testament n'éclaircit rien. La cour n'en parloit plus, mais l'altière Duchesse d'Avila rentra dans le monde, plus hautaine et dédaigneuse, et plus éloignée du

Mariage, qu'elle ne l'avoit jamais été.

Je suis né très bon gentilhomme, mais dans les idées de l'Espagne aucune sorte d'égalité, ne pouvoit exister entre la Duchesse et moi, et si elle deignoit me rapprocher d'elle ce ne pouvoit être qu'un protégé dont elle vouloit faire la fortune. Tolède étoit le Chevalier de la douce Sidonia, j'étois comme l'ecuyer de son ami.

Ce degré de servitude ne me déplaisoit point je pouvois sans trahir ma passion voler au devant des desirs de Beatrice exécuter ses ordres, enfin me dévouer à toutes ses volontés. Tout en servant ma souveraine, je prenois bien garde qu'aucun mot, aucun regard aucun soupirs ne trahit les sentiments de mon cœur. La crainte de l'offencer, et plus encore d'être banni d'auprès d'elle me donnoit la force de surmonter ma passion. Pendant le cours de ce doux servage, la Duchesse de Sidonia ne manqua point les occasions de me faire valoir auprès de son amie, mais les faveurs qu'elle obtenoit pour moi alloient tout au plus à quelque sourire affable qui n'exprimoit que la protection.

Tout cela dura plus d'un an, je voyois la duchesse à l'église au Prado, je prenois ses ordres pour la journée, mais je n'allai pas chez elle. Un jour elle me fit appeler. Elle étoit entourée des ses femmes et travailloit au metier. Elle me fit assoir prit son aire le plus altier et me dit : “ Seigneur Avadoro, je ferois peu d'honneur au sang dont je sors si je n'employois le credit de ma famille à récompenser les respects que vous me rendez tous les jours. Mon oncle Sorriente m'en a fait lui même l'observation et vous offre un brevet de Colonel dans le régiment de son nom ; lui ferez vous d'honneur d'accepter ? Faites y vos reflexions.

— Madame /:lui répondis-je:/ j'ai attaché ma fortune à celle de Tolède, et je ne demande que les emplois qu'il obtiendra pour moi. Quand aux respects que j'ai le bonheur de vous rendre tous les jours, leur plus douce récompense seroit la permission de les continuer. ” La duchesse ne répondit point, et me donna par un légère inclination de tête le signal du départ.

Huit jours après je fus encore appelé chez l'altière Duchesse elle me reçut comme la première fois et me dit : “ Seigneur Avadoro, je ne puis souffrir que vous vouliez vaincre en générosité les Davila les Sorriente, et tous les grands dont le sang coule dans mes vaines. J'ai à vous faire des nouvelles propositions, avantageuses pour votre fortune. Un gentilhomme, dont la famille nous est attachée a fait une grande fortune au Mexique, il n'a qu'une fille, dont la dotte est d'un milion. ”

Je ne laissai point la Duchesse achever sa phrase et me levant avec quelque indignation je lui dis : “ Quoique le sang des Davila et de Sorriente ne coule pas dans mes veines, le cœur qu'elles nourrissent est placé trop haut pour qu'un million y puisse atteindre. ”

J'allois me retirer. La Duchesse me pria de me rasseoir. Ensuite elle ordonna à ses femmes de passer dans l'autre chambre et de laisser la porte ouverte, puis elle me dit : “ Seigneur Avadoro ! Il ne me reste plus à vous offrir qu'une seule recompense, et vôtre zèle pour mes interets me fait espérer que vous ne me refuserez pas. C'est de me rendre un service essentiel.

— En effet /:lui repondis-je:/ le bonheur de vous servir est la seule récompense que je vous demanderai de mes services.

— Approchez /:me dit la Duchesse:/ on pourroit nous entendre de l'autre chambre. Avadoro vous savez sans doute que mon père a été en secret l'epoux de l'infante Beatrice, et peut-être vous aura-t-on dit en grand secret qu'il en avoit eu un fils. En effet mon père en avoit fait courir le bruit, mais c'étoit pour mieux dérouter les courtisans. La verité est qu'il en avoit une fille et qu'elle vit encore on la élève [*sic*] dans un couvent pres de Madrid. Mon père en mourant ma révelé le secret de sa naissance qu'elle ignore elle même. Il m'a aussi expliqué les projets qu'il avoit fait pour elle, mais sa mort a tout fini. Il seroit impossible aujourd'hui de renouer le fil des ambitieux. Ses intrigues qu'il avoit ourdies à ce sujet. L'entière légitimation de ma sœur seroit je crois impossible à obtenir, et la première démarche que nous y ferions entraineroit peut être l'eternelle réclusion de cette infortunée. J'ai été la voir. Léonore est une bonne fille, simple gaye, et je me suis senti pour elle une tendresse véritable. Mais l'abesse a tant dit qu'elle me ressembloit que je n'ai pas osé y retourner. Cependant je me suis déclaré sa protectrice, et j'ai laissé croire qu'elle étoit un des fruits des inombrables amours que mon père a eû dans sa jeunesse. Depuis peu la cour a fait prendre dans le couvent des informations qui me donnent de l'inquiétude et je suis résolue de la faire venir à Madrid.

J'ai dans une rue très retirée et qui même est appelée *rétrada* une maison de peu d'apparence. J'ai fait louer une maison vis à vis je vous prie de vous y loger et de veiller sur le dépôt que je vous confie. Voici l'adresse de votre nouveau logement et voici une lettre que vous présenterez à l'abesse des Urselines du Pegnon, vous prendrez quatre homme à cheval et une chaise à deux mules Une duegne viendra avec ma sœur et restra près d'elle. C'est à elle seule que vous aurez à faire. Vous n'aurez pas les entrées de la maison. La fille de mon père est d'une infante doit avoir au moins une réputation sans tache. " Après avoir ainsi parlé la Duchesse fit cette légère inclination de tête qui chez elle étoit le signal du départ. Je la quittai donc et j'allai d'abord à mon nouveau logement. Il étoit commode et bien garni. J'y laissai deux domestiques affidés et je gardai le logement que j'avois chez Toledé. Quant à la maison ou mon père étoit mort, je la louois pour quatre cent pistoles.

Je vis aussi la maison qu'on destinoit à Léonore. J'y trouvai deux femmes destinées à la servir et un ancien domestique de la maison d'Avila, qui n'avoit pas la livrée. La maison étoit abondamment et élégamment [*sic*] pourvue de tout ce qui est nécessaire à un ménage bourgeois.

Le lendemain je pris quatre hommes à cheval et une chaise et j'allai au couvent del Pegnon. On m'introduisit au Parloir de l'abesse. Elle lut ma lettre sourit et soupira. " Doux Jesus /:dit elle:/ il se commet dans le monde bien des péchées, je me felicite bien de l'avoir quitté par exemple mon Cavalier la demoiselle que vous venez chercher ressemble à la Duchesse d'Avila, mais elle lui ressemble Deux images du doux Jesus ne se ressemblent pas davantage, et qui sont les parents de la demoiselle On n'en sait rien. Le feu duc d'Avila /:Dieu puis-je [*sic*] avoir son ame:/... "

Il est probable que l'abesse n'eut pas sitôt fini son bavardage, mais je lui représentai que j'étois pressé de remplir ma commission... L'abesse hocha la tête profera bien de *hélas* et *des doux Jesus* puis elle me dit d'aller parler à la tourière.

J'y allai. La porte du cloître s'ouvrit, il en sortit deux dames très exactement voilées elles monterent en voiture sans mot dire. Je me mis à cheval et les suivis dans le même silence ; lorsque nous fumes près du [*sic*] Madrid je pris le devant et reçus les dames à la porte de leur maison. Je ne montai point j'allai dans mon logement vis-à-vis, d'où je les vis prendre possession de leur.

Leonore me parut effectivement avoir beaucoup de ressemblance avec la Duchesse, mais elle avoit le teint plus blanc, ses cheveux étoient très blonds, et elle paroissoit avoir plus d'embonpoint. C'est ainsi que j'en jugeois de ma fenêtre. Mais Léonore ne se tenoit pas un moment assez tranquille pour que je pusse bien distinguer ses traits. Heureuse de n'être plus dans les murs d'un couvent elle en étoit devenue petulante de joye. Elle courut de la cave au grenier admiroit tous les meubles du ménage s'extasioit sur la beauté d'une marmite où d'une [*sic*]. Faisoit cent questions à sa duegne et l'esoufflet à force de la faire courir. Celle-ci fit mêttre les jalousies, les ferma à clef, et je ne vis plus rien.

Dans l'après diné j'allai chez la Duchesse et lui rendis compte de ce que j'avois fait. Elle me reçut avec son sérieux accoutumé. " Monsieur Avadoro /:me dit elle:/ Léonore est destinée au mariage. Dans nos mœurs vous ne pouvez être admis chez elle lors même qu'elle seroit destinée à devenir votre femme. Cependant je dirai à la duegne de laisser ouverte une jalousie du côté où sont vôtres fenestres, j'exige que vos jalousies soient fermées ; vous avez à me rendre compte de ce que fait Léonore, mais il seroit peut être dangereux pour elle de vous connoitre, sur tout si vous avez pour le mariage l'éloignement que vous m'avez montré l'autre jour.

— Madame /:lui répondis-je:/ je vous disois seulement que l'intérêt ne me détermineroit pas dans le mariage, cependant vous avez raison, je ne compte pas me marier. " Je quittai la Duchesse, je fus chez Toledé à qui je ne fis point part de nos secrets, puis j'allai à mon logement de la rue retrada. Les jalousies du vis-à-vis et même les fenêtres étoient ouvertes. Le vieux Laquais Andrado, jouoit de la gittare. Léonore dansoit le volero avec une vivacité et des graces que je n'eusse point attendues d'une pensionnaire des Carmelites, car elle y avoit été élevée, et n'étoit entrée chez les Urselines, que depuis la mort du Duc. Leonore fit mille folies, voulant faire danser sa duegne avec Andrado. Je ne pouvois assez m'étonner de voire que la serieuse Duchesse d'Avila eut une sœur d'une humeur aussi gaye. D'ailleurs la ressemblance étoit frappante. J'étois au fond très amoureux de la Duchesse et sa vive image ne pouvoit manquer de m'intéresser beaucoup. Je me laissois aller au plaisir de la contempler lorsque la Duegne ferma les jalousie et je ne vis plus rien.

Le lendemain j'allai chez la Duchesse, je lui rendis compte de ce que j'avois vu, je ne lui cachai point l'extrême plaisir que m'avoient fait les naïfs amusements de sa sœur, j'osai même attribuer l'excès de mon ravissement à son grand air de famille.

Comme ceci ressembloit de loin à l'ombre d'une déclaration, la Duchesse eût l'air de s'en facher, son sérieux s'en acrut " Monsieur Avadoro /:me dit elle:/ Quelque soit la ressemblance entre les deux sœurs, je vous prie de ne le[s] point confondre dans les éloges que vous voudrez bien en faire. Cependant venez demain à la même heure. J'ai un voyage à faire et je désire vous voir avant mon départ.

— Madame /:lui dis je:/ dut votre courroux m'aneantir, vos traits sont empreints dans mon ame comme y seroit l'imâge de quelque divinité. Vous êtes trop au dessus de moi, pour que j'ose élever jusqu'à vous une pensée amoureuse. Mais aujourd'hui vos traits divins je les retrouve dans une jeune personne gaye, franche, simple, naturelle, qui me préservera de vous aimer en elle. " A mesure que je parlois, les traits de la Duchesse prenoient un caractère marqué de severité. Je m'attendois à être banni de sa présence, je ne le fus point elle me repeta simplement de révenir le lendemain.

Je dinai chez Toleda et le soir je retournai à mon poste. Les fenêtres des vis-a-vis étoient ouvertes et je voyois jusqu'au fond de l'appartement.

Leonore avoit fait mittonner une volle [*sic*], instruite dans ce grand art par sa gouvernante. Elle en retiroit les viandes et les rangeoit dans un plat, tout cela avec des grandes joyes et de grands rires. Puis elle couvrit la table d'une nape très blanche et de deux simples couverts qui sembloient attendre deux époux. Leonore étoit en simple corcet, les manches de sa chemise relevés jusqu'aux épaules.

On ferma fenetres et jalousies, mais ce que j'avois vu avoit fait sur moi une forte impression, et quel est le jeune homme qui puisse voir de sang froid l'interieur d'un jeune menage. Les tableaux de ce genre font qu'on se marie.

Le lendemain j'allai chez la Duchesse je ne sais trop ce que je lui balbutiai, elle parut craindre que ce ne fut une déclaration, et se hatant de prendre la parole elle me dit : " Seigneur Avadoro. Je dois partir comme je vous le dit hier, je vais passer quelque tems à mon Duché d'Avila. J'ai permis à ma sœur de se promener après le soleil couché sans trop s'écarter de la maison. Si alors vous voulez l'aborder, la duegne est prevenu et vous laissera causer autant que vous le voudrez. Tachéz de connoître l'esprit et le caractère de cette jeune personne, vous m'en rendrez compte à mon rétour. "

Ensuite un signe de tête m'avoit fit [*sic*] de prendre congé. Il m'en couta de quitter la Duchesse. J'étois réellement amoureux d'elle. Son extrême fierté ne me décourageoit pas. Je pensois au contraire que si elle se decidoit à prendre un amant, elle le choisiroit au dessous d'elle ce qui en Espagne n'est pas très rare. Enfin je pensai à la Duchesse tout ce jour là, mais vers le soir je recommencai à penser à sa sœur. J'allai dans la rue *rétrada*. Il faisoit un beau clair de lune. Je reconnus Léonore et sa duegne assises sur un banc près de leur porte. La duegne me reconnut aussi vint au devant de moi, et m'invita à m'asseoir près de sa pupille. Elle même s'éloigna.

Après un moment de silence Leonore me dit : " Vous etes donc ce jeune homme qu'il m'est permis de voir Aurez vous de l'amitié pour moi ? "

Je lui répondis que j'en avois déjà beaucoup

" Eh bien /:me dit elle:/ faites moi le plaisir de me dire comment je m'appelle ?

— Vous vous appelez Léonore ?

— Ce n'est pas ce que je vous demande /:me répondit elle:/ Je dois avoir un autre nom. Je ne suis plus aussi simple que j'étois aux Carmelites je croyois alors que le monde n'étoit peuplé que de religieuses et de confesseurs, mais apresent je sais qu'il y a des maris et des femmes qui ne se quittent ni jour ni nuit et que les enfants portent le nom de leur père. C'est pour cela que je veux savoir mon nom. "

Comme les Carmélites dans quelques couvents surtout ont une règle très severe, je ne fus pas très surpris de voir que Léonore eût conservé tant d'ignorance jusqu'à près de vingt ans. Je lui répondis que je ne la connoissois que sous le nom de Léonore Je lui dis ensuite que je l'avois vu danser dans sa chambre, et que surement elle n'avoit pas appris à danser aux Carmélites. " Non /:me répondit elle:/ C'est le Duc d'Avila, qui m'avoit mis aux Carmelites après sa mort je suis entrée aux Urselines où une

pensionnaire m'apprenoit à danser, une autre à chanter pour ce qui est de la manière dont les maris vivent avec leurs femmes, toutes les pensionnaires des Urselin[e]s, m'en ont parlé et ce n'est point un secret parmi elles. Quant à moi je voudrois bien avoir un nom et pour cela il faudroit me marier. ”

Ensuite Léonore me parla de la Comedie, des promenades, des combats des taureaux et témoigna beaucoup de désir de voir toutes ces choses. J'eus encore quelques entretiens avec elle et toujours les soirs. Au bout de huit jours je reçus de la duchesse une lettre ainsi conçue :

La Duchesse d'Avila à Don Juan Avadoro.

En vous rapprochant de Léonore, j'espérois qu'elle prendroit de l'inclination pour vous. La duegne m'assure que mes vœux sont accomplis. Si le devouement que vous me temoignez est veritable vous epouserez Léonore. Songez qu'un refus m'offenseroit

Je répondis en ces termes :

Don Juan Avadoro à la Duchesse d'Avila

Madame !

Mon dévouement pour votre grandeur est le seul sentiment qui puisse occuper mon âme. Ceux que l'on doit à une epouse peut-etre n'y trouveroit plus de place. Léonore merite un époux qui ne soit occupé que d'elle.

Je reçus la réponse suivante :

La Duchesse d'Avila à Don Juan Avadoro.

Il est inutile de vous le cacher plus long tems. Vous êtes dangereux pour moi, et le refus que vous faites de la main de Léonore ma donné le plus vif plaisir que j'aye réssenti en ma vie. Mais je suis résolue de me vaincre. Je vous donne donc le choix d'epouser Léonore ou d'être à jamais bani de ma presence peut-être même des Espagnes. Mon credit à la cour ira bien jusque là. Ne m'crivez plus, la duegne est chargée de mes ordres.

Quelque amoureux que je fus de la Duchesse, tant de hauteur eut le droit de me déplaire. Je fus un moment tenté de tout avouer à Toledé et de me mettre sous sa protection. Mais Toledé toujours amoureux de la Duchesse de Sidonia étoit très attaché à son amie, et ne m'eut pas servi contre elle. J'ai pris donc le partie de me taire et le soir je me mis à la fenetre pour voir ma future épouse.

Les fenetres étoient ouvertes. Je voyois jusqu'au fond de la chambre. Léonore étoit au milieu de quatre femmes occupées à la parer. Elle avoit un habit de satin blanc brodé d'argent, une courrone des fleurs un collier de diamant. Par dessus tout cela on lui mit un voile blanc qui la couvroit de la tête aux pièds.

Tout ceci me surprenoit un peu. Bientôt ma surprise augmenta. On porta une table dans le fond de la chambre, on la para comme un autel. On y mit des bougies. Un prêtre parut accompagné de deux gentils hommes qui paroissoient n'y être que comme temoins le marié manquoit encore. J'entendis frapper à ma porte. La Duegne se fit entendre “ On vous attend /:me dit-elle:/ Penseriez vous résister aux volontés de la Duchesse ? ”

Je suivis la duegne. La mariée n'ottat point son voile. On mit sa main dans la miene, en un mot on nous maria. Les temoins me firent compliment ainsi qu'à mon épouse dont il n'avoit pas vu le visage et se retirerent. La Duegne nous conduisit à une chambre faiblement éclairée des rayons de la lune et ferma la porte sur nous.

Comme le Bohémien en étoit à cet endroit de sa narration, on vint le demander. Il nous quita et nous ne le revimes plus de la journée.

### *Quarantième journée.*

On se rassembla à l'heure accoutumée et le Bohémien se trouvant de loisir reprit en ces termes la suite de son récit.

#### *Suite de l'histoire du Chef Bohémien.*

Je vous ai dit mon bizarre mariage. La manière dont je vécus avec ma femme ne fut pas singulière [*sic*]. Après le couche du soleil la jalousie, s'ouvroit et je voyois tout l'interieur de son appartement. Elle ne sortoit plus la nuit et je n'avois pas le moyen de l'aborder. Vers minuit la duegne venoit me chercher et me ramenoit chez moi avant le jour.

Au bout de huit jours la Duchesse revint à Madrid, je la revis avec quelque sorte de confusion. J'avois profané son culte et je me le reprochois. Elle au contraire me traitoit avec une extrême amitié. Sa fierté disparoissoit ; dans ce tête à tête j'étois son frère et son ami.

Un soir que je rentrois chez moi, c'est à dire à ma maison de la rue retrada, comme je fermois ma porte je me sentis arrêté par la basque de mon habit. Je me rêtournois et je reconnus Busqueros " Aha ! je vous y prens /:me dit-il:/ Monseigneur de Toledé m'a dit qu'il ne vous voyoit plus et que vous aviez des allures, dont il n'étoit pas informé. Je ne lui ai demandé que vingt quatre heures, pour le decouvrir et j'y ai reussi. A ça mon garçon tu me dois du respect car j'épousai ta belle mère. " Ce peu de môts me rappella combien Busqueros avoit contribué à la mort de mon père, je ne pus m'empêcher de lui montrer de la malveillance, et je m'en débarassai.

Le lendemain j'allai chez la Duchesse et je lui parlai de cette facheuse rencontre, elle en parût très affectée : " Busqueros /:me dit-elle:/ est un furet au quel rien n'échappe. Il faut soustraire Léonore à sa curiosité, des aujourd'hui je la fais partir pour Avila. Ne m'en voulez pas Avadoro, c'est pour assurer vôtre bonheur.

— Madame /:lui dis-je:/ l'idée du bonheur semble supposer l'accomplissement des désirs et je n'ai jamais désiré d'être l'époux de Léonore. Cependant il est véritable qu'aprèsent je me suis attaché à elle et je l'aime tous les jours davantage, si toute foix cette éxpression m'est permise, car je ne la vois point le jour. " Le même soir j'allai à la rue rétrada mais je n'y trouvai personne porte et volêts fermées.

Quelques jours après Toledé me fit appeller dans son Cabinet et me dit : " Avadoro j'ai parlé de vous au roi. Sa Majesté vous donne une commission pour Naples. Peterborough cet aimable Anglois m'a fait faire des ouvertures. Il desire me voir à Naples, et si je n'y peus aller il veut que ce soit vous. Le roi ne juge point à propos que je fasse ce voyage et veut vous y envoyer. Mais /:ajouta Toledé:/ vous ne me paraissez pas trop flaté de ce projet.

— Je suis /:lui répondis-je:/ très flaté des bontés de sa Majesté et de Votre grandeur, mais j'ai une protectrice et je ne voudrois rien faire sans son approbation. "

Toledé sourit et me dit " J'ai parlé à la Duchesse. Allez la voir ce matin. "

J'y allai, la Duchesse me dit " Mon cher Avadoro, vous connoissez la position actuelle de la monarchie Espagnole, le Roi est proche de sa fin et avec lui finit la ligne Autrichienne en des circonstances aussi critiques. Tout bon Espagnol doit s'oublier lui même, et s'il peut servir son pays il n'en doit pas manquer les occasions. Votre femme est en sureté, elle ne vous écrira point, car elle ne sait point écrire, on ne le lui a point appris aux Carmélites. Je lui servirai de secrétaire, si j'en crois la duegne, je serai dans le cas de vous annoncer bientôt des choses qui vous attacheront encore plus à Léonore " En disant ces mots la Duchesse baissa les yeux rougit puis elle me fit signe de me rêtirer.

Je pris mes instructions chez le ministre elle concernoient la politique exterieure et s'étendoient aussi à l'Administration du Royaume de Naples qu'on vouloit plus que jamais ratacher à l'Espagne. Je partis dès le lendemain et fis le voyage avec toute la diligence possible.

Je mis a remplir ma commission le zèle qu'on a pour un premier travail, mais dans les intervals de

mes occupations les souvenirs de Madrid réprenoient un grand Empire sur mon âme. La Duchesse m'aimoit malgrez qu'elle en eut. Elle m'en avoit fait l'aveu, devenue ma belle sœur, elle s'étoit guerie de ce que ce sentiment pouvoit avoir de passionné mais elle m'avoit conservé un attachement dont elle me donnoit mille preuves. Léonore Mystérieuse déesse de mes nuits, m'avoit par les mains de l'hymen offert la coupe des voluptés, son souvenirs régnoit sur mes sens autant que sur mon cœur. Mes regrêts pour elle tournoient presqu'au désespoir. Ces deux femmes exceptées leur sexe m'étoit indifférent.

Les lettres de la Duchesse m'arrivoient dans le ply du Ministre. Elles n'étoient point signées et l'écriture en étoit contrefaite. J'appris ainsi que Léonore avançoit dans sa grossesse mais qu'elle étoit malade et surtout languissante. Ensuite je sus que j'étois père et que Léonore avoit beaucoup souffert. Les nouvelles qu'on me donnoit de sa santé sembloient comme de manière à preparer de plus tristes encore.

Enfin je vis arriver Tolède au moment où je m'y attendois le moins. Il se jetta dans mes bras " Je viens /:me dit-il:/ pour les interets du Roi, mais ce sont le[s] Duchesses qui m'envoyent. " En même tems il me rémit une lettre, je l'ouvris en tremblant. J'en présentois le contenu. La Duchesse m'anonçoit la fin de Leonore et m'offrit toutes les consolations de la plus tendre amitié.

Tolède qui depuis long tems avoit sur moi le plus grand ascendant en usa pour rendre le calme à mes esprits, je n'avois pour ainsi dire point connu Léonore, mais elle étoit mon épouse, et son idée l'identifioit au souvenir des delices de nôtre courte union. Il me resta de ma douleur beaucoup de Melancolie et d'abattement.

Tolède prit sur lui le soin des affaires et lorsqu'elles furent terminées nous réournames à Madrid. Près des portes de la Capitale il me fit descendre et prenant des chemins détournés, il me conduisit au cimetière des Carmelites. La il me fit voir une urne de marbre noir. On lisoit sur la base : *Léonore Avadoro*. Ce monument fut baigné de mes pleurs, j'y réournai plusieurs fois avant de voir la Duchesse. Elle ne m'en sut point mauvais-gré. Bien au contraire la première fois que je la vis. Elle me témoigna une affection qui tenoit de la tendresse, enfin elle me conduisit dans l'intérieure de son appartement et me fit voir un enfant au berceau. Mon émotion étoit à son comble. Je mis un genou en terre, la Duchesse me tendit la main pour me rélever, je la baisai. Elle me fit signe de me rétirer.

Le lendemain je fus chez le ministre et avec lui chez le Roi. Tolède en m'envoyant à Naples vouloit un pretexte de me faire accorder des graces. Je fus crée Chevalier de Calatrava. Cette décoration sans me mettre au niveau des premiers rangs m'en rapprochoit néamoins. Je fus avec Tolède, et les deux Duchesses sur un piéd qui ne tenoit plus en rien de l'inferiorité, d'ailleurs j'étois leur ouvrage et ils paroisoient se plaie à me rélever.

Bientôt après, la Duchesse d'Avila me chargea de suivre une affaire qu'elle avoit au Conseil de Castille. J'y mis le zèle qu'on peut imaginer et une prudence, qui ajouta à l'estime que j'avois inspirée à ma protectrice. Je la voyois tous les jours et toujours plus affectueuse. Ici commence le merveilleux de mon histoire.

A mon rétour d'Italie j'avois répris mon logement chez Tolède, mais la maison que j'avois à la rue rétrada étoit restée à ma charge. J'y fesois coucher un domestique appelé Ambrozio. La maison vis à vis, qui étoit celle ou je m'étois marié appartenoit à la Duchesse. Elle étoit fermée et personne ne [l']habitoit. Un matin Ambrozio vint me prier de mettre quelqu'un à sa place. Surtout quelqu'un de brave vu qu'après minuit il n'y faisoit pas bon non plus que dans la maison vis-à-vis.

Je voulus me faire expliquer de quelle nature étoient les apparitions. Ambrozio m'avoua que la puer [*sic*] l'avoit empeché de rien distinguer, au surplus il étoit décidé à ne plus coucher dans la rue rétrada ni seul ni en compagnies. Ces propos piquerent ma curiosité, je me decidai à tenter l'aventure dès la même nuit. La maison étoit restée garnie de quelques meubles. Je m'y transportai après le souper. Je fis coucher un valet dans l'escalier et j'occupai la chambre qui donnoit sur la rue, et faisoit face à l'ancienne maison de Léonore. Je pris quelques tasses de caffè pour ne point m'endormir, et j'entendis sonner minuit. Ambrozio m'avoit dit que c'étoit l'heure de revenant. Pour que rien ne l'efaroucha, j'eteignis ma bougie. Bientôt je vis de la lumière dans la maison vis-à-vis. Elle passa d'une chambre et d'un étage dans l'autre. Les jalousies m'empechoient de voir d'ou provenoit cette

lumière. Le lendemain, je fis demander chez la duchesse les clefs de la maison, et je m'y transportai. Je la trouvai entièrement vuide et m'assurai qu'elle n'étoit point habitée. Je décrochai une jalousie à chaque étage, et puis j'allai vaquer à mes affaires.

La nuit suivante je répris mon poste, et minuit sonant la même lumière vint éclairer la maison vis à vis, mais pour le coup, je vis bien d'ou elle provenoit. Une femme vêtu de blanc et tenant une lampe traversa lentement toutes les chambres du premier étage, passa au second et disparut. La lampe l'éclairoit trop faiblement pour que je pusse distinguer ses traits, mais sa blonde chevelure me fit reconnoître Léonore.

Le lendemain, j'allai voir la duchesse ; elle n'y étoit pas, j'allai voir l'enfant, j'y trouvai parmi les femmes du mouvement et de l'inquiétude. D'abord on ne voulut pas s'expliquer, enfin la nourrice me dit qu'une femme tout blanche, étoit entrée la nuit, tenant une lampe à la main, qu'elle avoit longtems regardé l'enfant, l'avoit beni et s'étoit en allée La Duchesse rentra elle me fit appeller et me dit : “ J'ai des raisons de désirer que votre enfant ne soit plus ici, j'ai donné des ordres pour qu'on lui prépare la maison de la rue rétrada. Il y demeurera avec sa nourrice et la femme qui passe pour être sa mère. Je vous proposerais bien d'y demeurer aussi, mais cela pouroit avoir des inconvenients. ” Je lui répondis que je garderai la maison vis-à-vis et que j'y coucherai quelque fois.

On se conforma au[x] vue[s] de la Duchesse. L'enfant fut transporté. J'eus soins de le faire coucher dans la chambre qui donnoit sur la rue, et de ne point faire remettre la jalousie. Minuit sonna, je me mis à la fenêtre. Je vis dans la chambre vis à vis l'enfant endormis ainsi que la nourrice. La femme blanche parut une lampe à la main. Elle s'approcha du berceau régarda longtems l'enfant, le benit, puis elle vint à la fenêtre et régarda longtems de mon côté. Puis elle sortit de la chambre et je vis de la lumière dans l'étage supérieure. Enfin la femme blanche parut sur le toit en parcourut légèrement l'arete, passa sur un toit voisin et disparut à mes yeux.

J'étois confondu je l'avoue. Je dormis peu et le lendemain j'attendis minuit avec impatience. Minuit sonna je fus à ma fenêtre. Bientôt je vis entrer, non pas la femme blanche, mais une sorte de nain, qui avoit le visage bleuâtre une jambe de bois et une lanterne à la main. Il s'approcha de l'enfant le regarda attentivement, puis il alla à la fenêtre s'y assit les jambes croisée et se mit à me considerer avec attention. Puis il sauta de la fenetre dans la rue ou plustôt il eût l'air de glisser et vint frapper à ma porte. De la fenêtre je lui demandai qui il étoit ? Au lieu de répondre il me dit : “ Juan Avadoro prens ta cape et ton epée et suit moi ” Je fis ce qu'il me disoit, je descendis dans la rue et je vis le nain à une vingtaine de pas de moi clopinant sur sa jambe de bois, et me montrant le chemin avec sa lanterne. Après avoir fait une centaine de pas il prit à gauche, et me conduisit dans ce quartier desert qui s'étend entre la rue retrada et le Mancanarez. Nous passames sous une voute, et nous entrames dans un Patio planté de quelque arbres. On appelle en Espagne Patio des cours intérieures, où les voitures n'entrent point. Au bout de Patio étoit une petite façade qui paroissoit le portail d'une chapelle. La femme blanche en sortit, le nain éclaira mon visage avec sa lanterne. “ C'est lui /:s'écria la femme blanche:/ c'est lui même. Mon époux ! Mon cher époux ! Tu n'es donc point mort

— Madame /:lui dis-je:/ j'ai cru que vous étiez morte.

— Je suis vivante /:reprit Leonore:/ ” enfin c'étoit bien elle je la reconnoissois au son de sa voix, et mieux encore à l'ardeur de ces transports legitimes. Leur vivacité ne me laissa pas de loisir de faire des questions sur ce que notre situation avoit de merveilleux. Je n'en eus pas même le tems. Léonore echappa de mes bras et se perdit dans l'obscurité, et le nain boiteux m'offrit le secours de sa petite Lanterne. Je le suivis à travers des ruines et de[s] quartiers, tout à fait déserts. Tout à coup la lanterne s'éteignit. Le nain que je voulus rappeler ne répondit point à mes cris. La nuit étoit tout à fait noire, je pris le parti de me coucher à terre et d'attendre ainsi le jour. Je m'endormis et m'éveillai qu'il faisoit grand jour et je me trouvai couché près d'un[e] urne de marbre noir. J'y lus en lettres d'or *Léonore Avadoro* En un mot j'étois près du tombeau de ma femme. Je me rappelai alors les événements de la nuit et je fus troublé de leur souvenir. Je n'avois de long tems approché du tribunal de la penitence. J'allai au[x] Théatins et demandai mon grand oncle le père Heronimo. Il étoit alité. Je demandai un autre confesseur. Je lui demandai s'il étoit possible que des démons pussent revetir des femmes humaines. “ Sans doute /:me répondit-il:/. Les Succubes sont formellement mentionnés dans la somme

de Saint Thomas et c'est un cas réservé. Lorsqu'un homme est long tems sans participer aux sacraments, les démons prennent sur lui un certain empire. Ils se font voir sous la figure des femmes et l'induisent en tentation. Si vous croyez mon fils avoir rencontré des Succubes, ayez recours au grand pénitencier hâtez vous ne perdez point de tems ” Je répondis qu'il étoit arrivé une aventure singulière, où j'avois été abusé par des illusions. Je lui demandai la permission d'interrompre ma confession.

J'allai chez Toledé, il me dit qu'il me meneroit dîner chez la duchesse d'Avila, et que la Duchesse de Sidonia s'y trouveroit aussi. Il me trouva l'air préoccupé et m'en demanda le motif. J'étois effectivement rêveur, et je ne pouvois fixer mes idées à rien de raisonnable. Je fus encore triste au dîner des duchesses, mais leur gaïté étoit si vive et Toledé y répondoit si bien que je finis par la partager.

Pendant le dîner j'avois observé des signes d'intelligence et des rires qui sembloient avoir rapport à moi. On quitta la table et notre partie carée au lieu d'aller au salon prit le chemin des appartements intérieurs. Lorsque nous y fumes, Toledé ferma la porte à clef et me dit : “ Illustre Chevalier de Calatrava, mettez vous au genou de la Duchesse, elle est votre femme depuis plus d'un an. N'allez pas nous dire que vous vous en doutiez. Les gens à qui vous racontez votre histoire le devineront peut être, mais le grand art est d'empêcher le soupçon de naître, et c'est ce que nous avons fait. A la vérité les mystères de l'ambitieux d'Avila nous ont bien servi. Il avoit véritablement un fils qu'il comptoit faire reconnoître. Ce fils est mort et alors il a exigé de sa fille qu'elle ne se maria point à fin que les fiefs revinsent aux Sorientés qui sont une branche d'Avila. La fierté de nôtre Duchesse, lui faisoit désirer de n'avoir point de maître, mais depuis nôtre retour de Malte, cette fierté ne savoit trop où elle en étoit et courroit risquer [*sic*] de faire un fameux naufrage. Heureusement pour la Duchesse d'Avila, elle a une amie qui est aussi la vôtre mon cher Avadoro. Elle lui a fait une pleine confiance et nous nous sommes concertés sur des intérêts aussi chers. Nous avons alors inventé une Léonore fille du Duc et de l'infante, qui n'étoit que la Duchesse elle même coiffée d'une perruque blonde et légèrement fardée, mais vous n'aviez gardé de reconnoître votre fière souveraine dans la naïve pensionnaire des Carmélites, j'ai assisté à quelques répétitions de ce rôle et je vous assure que j'y eusse été trompé comme vous.

La Duchesse voyant que vous refusiez les plus brillants partis pour le seul désir de lui rester attaché s'est décidée à vous épouser. Vous êtes marié devant Dieu et l'Eglise, mais ne vous [*sic*] l'êtes point devant les hommes, ou du moins vous cherchiez en vain les preuves de votre mariage. Ainsi la Duchesse ne manque point aux engagements contractés.

Vous vous êtes donc mariés et les suites en ont été que la Duchesse a dû passer quelque mois dans ses terres et se soustraire aux regards. Busqueros venoit d'arriver à Madrid, je le mis à votre piste et sous prétexte de dérouter le furet nous avons fait partir Léonore pour la Campagne. Ensuite il nous a convenu de vous faire partir pour Naples car nous ne savions plus que vous dire au sujet de Léonore et la Duchesse ne vouloit se faire connoître à vous que lorsque un gage de votre amour ajouteroit à vos droits.

Ici mon cher Avadoro j'implore de vous mon pardon, j'ai plongé le poignard dans votre sein, en vous annonçant la mort d'une personne qui n'avoit jamais existé ; mais votre sensibilité n'a point été perdue. La duchesse est touchée de voir que vous l'avez si parfaitement aimée sous deux formes si différentes. Depuis huit jours elle brûle de se déclarer. Ici c'est encore moi qui suis le coupable. Je me suis obstiné à faire révenir Léonore de l'autre monde. La Duchesse a bien voulu faire la femme blanche. Mais ce n'est pas elle qui a couru si légèrement sur l'arêt du toit voisin. Cette Léonore n'étoit qu'un petit ramoneur de cheminée savoyard de nation.

Ce même drôle est revenu la nuit suivante habillé en diable boiteux. Il s'est assis sur la fenêtrée et se glisse [*sic*] dans la rue le long d'une corde attachée à l'avance. Je ne sais ce qui s'est passé dans le patio de l'ancien couvent des Carmélites. Mais ce matin je vous ai fait suivre et je su [*sic*] que vous vous étiez longuement confessé. Je n'aime point d'avoir à faire à l'Eglise et je crains les suites d'une plaisanterie qu'on pousseroit trop loin. Je ne me suis donc plus opposé au désir de la Duchesse et nous avons décidé que la déclaration se feroit aujourd'hui. ”

Tel fut à peu près le discours de l'aimable Toledé, mais je ne l'écoulois guère. J'étois aux pieds de

Béatrice. Une aimable confusion se peignoit dans ses traits. Ils exprimoient l'entier aveu de sa défaite. Ma victoire n'avoit et n'eut jamais que deux temoins. Elle ne m'en fut pas moins chère. J'étois heureux par l'amour, par l'amitié, par l'amour propre. Quels moments dans la jeunesse !...

Comme le Bohémien en étoit à cet endroit de sa narration, on vint l'appeller. Je me tournai vers Rebeca et lui observai que nous avions entendu le recit d'une histoire très merveilleuse qui pourtant avoit été expliquée d'une manière très naturelle. “ Vous avez raison /:me repondit elle:/ la votre peut être s'expliquera tout aussi naturellement. ”